

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# A L'HIVER

---

Fondez glacis et mousses blanches,  
Qui nous cachez le vert gazon ;  
Fondez cristaux pendus aux branches :  
Du printemps voici la saison ;

En filets bleus, en perles fines,  
Le long des pentes, des rameaux :  
Glissez, tombez dans les ravines,  
Alimentez les clairs ruisseaux ;

Pourquoi tarder, la fleur soupire,  
La feuille en l'écorce gémit,  
Les bois ont nommé le zéphire,  
Le fleuve courroucé frémit ;

Le barde demande sa lyre,  
L'artiste ses soyeux pinceaux ;  
Au port, on pare le navire,  
L'esquif veut glisser sur les eaux.

Il faut partir, bise hivernale,  
Retourner au val du sommeil ;  
Nous ne voulons plus ta rafale,  
Laisse briller le gai soleil ;

Laisse à l'oiselet, ses ramilles  
A l'abeille, ses prés fleuris  
Aux amants, l'ombre des charmilles,  
Gaze des baisers, des souris ;

Aux côteaux, rends leurs frais ombrages  
Aux doux rids, leurs gazouillements ;  
Aux petits lacs, leurs blonds rivages,  
Aux fleuves, leurs flots écumants.

Assez nous avons eu de neige,  
De grains de riz, d'épais glaciers :  
Plus d'autans au poudreux cortège,  
Plus d'aigrettes aux espaliers ;

Fondez glacis et mousses blanches,  
Qui nous cachez le vert gazon ;  
Fondez cristaux pendus aux branches :  
Du printemps, voici la saison !

CHS. M. DUCHARME.

Montréal, 25 mars 1887.

# SOUVENIRS.

---

(FRAGMENT)

---

Les derniers rayons du soleil s'étaient cachés derrière les collines verdoyantes. Déjà les ombres de la nuit enveloppaient comme dans un linceul la nature endormie. Les mille bruits du jour avaient fait place au recueillement de la nuit. On n'entendait que le murmure de la brise se jouant dans le feuillage et le cri des moineaux qui pépiaient leur dernière chanson.

J'aime ce silence imposant et solennel des campagnes pendant les nuits d'été. L'âme se recueille, se replie sur elle-même, médite et s'attendrit. L'homme fait une pause, s'arrête et regarde dans son passé. Il éveille ses souvenirs, les uns si chers, les autres si pénibles. Il se souvient des joies de sa jeunesse sitôt envolées ; il revoit ceux qui leur ont donné le jour, les vieux parents qui dorment dans le cimetière. Les rêves dorés de ses vingt ans passent devant ses yeux comme une vision éphémère, indécise, légère comme ces nuages blancs que le vent pourchasse à l'horizon. Que sont devenus ces projets ambitieux, ces aspirations idéales, ces idées chevaleresques?... En regardant autour de soi on ne revoit que la lutte quotidienne, le terre à terre des combats de la vie.

Ces choses reviennent à la pensée dans le crépuscule du soir, dans le silence de la nuit.

L'homme se recueille avec la nature.

\* \* \*

La jeunesse, hélas ! elle est déjà bien loin de moi. Avec l'âge sont venues les infirmités du corps. Je ne marche pas, je me traîne à peine. Cette pauvre enveloppe de chair, semblable à un habit qui a fait son temps, ne suffit plus aux évolutions de la volonté. Je vois qu'avant longtemps il me faudra laisser cette dépouille aux ronces du chemin.

Cette pensée me revient à l'esprit, souvent, oh ! bien souvent, surtout quand autour de moi la nature rentre dans le silence de la nuit.

On dirait qu'à ces heures solennelles la vie se repose, que les êtres

s'anéantissent et qu'un voile sombre vient draper la créature toute entière.

C'est alors que je songe à notre pauvre humanité, aux petites gens des hommes, aux vanités du monde.

Non loin se trouve un tertre couvert de gazon. A ses pieds coule un frais ruisseau. C'est là que je vais reposer mes pauvres jambes fatiguées et rafraîchir ma pensée au souvenir du passé.

J'aime ce frais gazon ; j'aime cette touffe d'arbres. La nuit, quand la lune éclaire, je les vois se refléter à mes pieds, dans l'onde du ruisseau. L'eau coule, limpide et pure, mais le paysage reste toujours là.

C'est l'image du souvenir.

Nous nous acheminons ; les années se succèdent, les êtres aimés disparaissent à leur tour de la scène,—seul le souvenir reste.

Souvenir de ce que nous avons été et de ce que nous avons fait, regrets de nos folies, saintes joies de nos heures de bonheur, tristesse des mauvais jours ! On pense à tout cela quand l'hiver a jeté sur nos têtes ses blancs frimas.

Que resterait-il au vieillard si on lui prenait le souvenir du passé ? C'est son trésor ; n'allons pas le lui dérober.

\* \* \*

Ce soir-là je me rendais comme d'habitude à mon nid de prédilection. J'allais me reposer sur le gazon du tertre, entendre le murmure du ruisseau. A mon âge on a le goût des plaisirs modestes. Quand on a bu à toutes les coupes, c'est encore la nature qui console le mieux des illusions envolées.

Je ne sais trop quelle impression j'éprouvais, mais il y avait de la joie en moi. Je suis souvent triste, plutôt rêveur que triste. Les pensées graves m'assiègent tout le temps, je n'ai été ni plus malheureux, ni plus heureux que la plupart des hommes ; je pourrais même être assez satisfait de mon lot, mais la tournure de mon esprit me présente sans cesse le côté sérieux de la vie. J'entends mes voisins dire entre eux : " Il n'a jamais goûté le bonheur ; c'est pour cela qu'il est si triste."

Je ne suis pas triste : l'apparence n'est pas la réalité. Je crois la vie assez sérieuse pour qu'on ne la termine pas avec un éclat de rire. Je plains ces hommes qui s'en vont éparpillant leur exubérante jeunesse ; je déplore ces folies qui vous poussent joyeusement aux portes du tombeau, sans avoir joui du présent, sans avoir songé à l'avenir. Le monde est plein de ces insensés qui brûlent la vie et qui, en mourant, ont le sourire sur les lèvres ; ils posent pour la mort comme l'athlète antique vaincu sur l'arène. On dit que c'est là un indice des mœurs de

notre temps. Je le crois. Aujourd'hui, pour un grand nombre, mourir c'est passer d'un appartement dans un autre. On ouvre une porte, rien n'est plus facile. On la referme, tout est dit. Il faut que le doute ait pénétré bien avant dans la conscience humaine pour qu'on soit parvenu à ce degré d'indifférence. Pourtant il vient un instant ou tout change, le voile se lève, l'illusion disparaît et il n'est plus qu'un souvenir intéressant, celui du peu de bien qu'on a fait. Il n'y a pas encore bien longtemps, la mort était un épouvantail, parce que l'humanité se trouvait en face d'un problème redoutable. On disait : vivre, c'est marcher vers la mort ; mourir, c'est entrer dans l'éternité. Aujourd'hui, je vois partout des gens qui sur leur lit de mort, répètent le mot de Rabelais : " Je vais chercher un grand peut-être."

Quand on voit cela il faut détourner la tête et passer.

\* \* \*

J'ai mes joies. Il est vrai que ce ne sont pas celles de tout le monde. Je m'amuse à ma manière, et tout vieux que je sois, je me sens encore le cœur plein de tendresse et d'amour. Dieu merci ! je ne suis pas misanthrope, je n'ai pas cet égoïsme-là : je ne m'aime pas assez pour cela et je prise trop à leur juste valeur les biens de ce monde pour les convoiter. J'ai mes heures de joie—comme ce soir, par exemple—quand je suis seul dans le silence de la nuit, assis sur mon gazon en face de ces eaux limpides où se mire le feuillage des arbres. Je suis heureux parce qu'il me plaît de rêver au passé et penser aux chères créatures que j'ai tant aimées.

Hélas ! c'est une bien triste histoire.

Il y a bien longtemps de cela. Je rentrai un soir dans ma demeure. Ma petite Anna, l'unique enfant que ma Jeanne m'avait donnée, accourut à moi tout en pleurs. Elle avait six ans. Ses grands yeux noirs étaient mouillés de larmes, et les mèches bouclées de ses cheveux tombaient négligemment sur ses traits. Je l'enlevai dans mes bras et lui demandai la cause de son chagrin.

—Maman, dit-elle en me montrant la chambre où reposait sa mère. Je compris.

Ma pauvre Jeanne était malade. J'entendis une petite toux sèche.

Je me précipitai dans la chambre.

Jeanne était assise sur son lit, essuyant furtivement ses larmes.

—Pauvre chère Jeanne, tu souffres ?

—Non, me dit-elle, me voilà mieux, maintenant que tu es là. Je ne veux pas mourir, Jacques, j'aime trop la vie. Et notre petite Anna, que deviendra-t-elle ?

Je la pressai près de moi et je l'engageai à reposer.

Je pris une tisane que le médecin avait préparée et lui en donnai une légère potion.

Elle but le vilain remède et ferma les yeux. Sa respiration était courte, une sueur froide perlait sur son front.

Encore malade, pensais-je, peut-être morte demain. C'est affreux !

Jeanne avait été tout mon amour, toute mon espérance, la joie de ma vie. Elle était mon soutien dans les rudes épreuves. Son image était toujours présente à ma pensée. Les sept années que nous avons passées ensemble n'avaient été qu'un long jour de bonheur sans mélange.

Quand je reporte ma pensée à ces heureux jours ; quand j'évoque ces joies pures de la famille, je sens mon âme se dilater, mes paupières se mouiller, mes membres frissonner.

J'avais vu Jeanne pour la première fois à une fête de village, au milieu d'un essaim de jeunes filles. La candeur était écrite sur ses traits aux lignes délicates et pures. Nous nous aimions d'un amour éternel. Nous nous jurâmes fidélité. J'ai beaucoup souffert depuis, mais ces maux me sont légers quand je songe à mes heures de bonheur. Pendant les premières années de notre ménage, nous nageâmes dans un océan de délices. Elle avait des trésors d'amabilité, de tendresse et d'amour. Son âme rayonnait et illuminait le sentier parfois rude de notre existence. Sans être précoce, notre situation matérielle était loin d'être brillante. J'étais au début de ma carrière et les commencements sont toujours difficiles. Mais nous étions si riches d'affection mutuelle que nous ne songions pas au lendemain.

Dans la deuxième année qui suivit notre mariage, la petite Anna vint prendre place au foyer. Le vœu attendu, espéré, chéri, se réalisait—mais que ce bonheur devait nous coûter cher ! il y a des compensations en tout. Dieu ne veut pas donner à l'homme tous les bonheurs à la fois. Il deviendrait égoïste sans doute. Vos décrets sont justes, O Créateur ! mais que la main qui s'appesantit sur votre créature est parfois lourde !

Anna était délicate. C'était une mignonne petite créature, image vivante de sa mère. Jeanne mit toute son énergie à la soigner. La santé de la mère qui avait toujours été précaire, s'altéra. Ses joues pâlirent.

Un soir, l'enfant était malade et j'étais absent. Une affaire m'avait retenu au dehors. Il faisait une forte brise du nord et de larges gouttes de pluie venaient s'écraser sur le toit des maisons. Jeanne courut chez le pharmacien. Elle s'oubliait pour ne penser qu'à la petite créature qui se tordait dans le berceau.

Quand elle revint de sa course, de l'autre bout du village, haletante, épuisée, trempée par la pluie, elle avait la figure empourprée. La nuit, elle eut une forte attaque de fièvre.

Au lieu d'une malade j'en vois deux.

Ce fut long et pénible. L'enfant guérit mais la mère resta faible et chancelante. Elle ne releva jamais complètement.

Elle avait des accès de toux qui la fatiguaient.

C'était affreux ! de jour en jour elle pâlisait, maigrissait : Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Sa gaieté, son franc rire étaient disparus, parfois un pâle sourire errait sur ses lèvres minces.

— Jacques, me disait-elle souvent, je suis mieux je ne mourrai pas.

Je détournais la tête, je m'efforçais de sourire, j'avais la mort dans l'âme.

Les jours se succédaient ainsi, plutôt tristes que gais. Seule la petite Anna, qui commençait à bégayer, avait le secret d'éclairer le pâle visage de la mère.

Je ne croyais pas qu'on put résister si longtemps aux atteintes de cette cruelle maladie. La jeunesse luttait contre le mal. Pourtant je ne pouvais me faire d'illusion, je savais que cette terrible maladie ne lâche jamais sa proie.

Il y avait des moments de répit. Quand revenaient les chauds rayons de l'été, Jeanne se sentait mieux. Elle se croyait guérie ; je me faisais illusion moi-même. Ah ! qu'elle était heureuse de vivre à ces heures d'espérance. Nos cœurs se confondaient. Nous recommencions la vie, comme aux premiers jours, je la prenais par la main et lentement nous allions par les champs contempler la nature. Nous nous arrêtions pour admirer les fleurs, les prés, les arbres ; nous écoutions le chant des oiseaux et le babillage de la petite Anna qui gambadait à nos côtés. Nous revenions le soir ivres de bonheur, nous promettant de recommencer le lendemain.

Hélas ! le lendemain un accès de toux, résultat de nos imprudences de la veille, la ramenait au lit.

L'automne souriait ; les côteaux vers la plaine  
 Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine ;  
 Le ciel était doré ;  
 Et les oiseaux tournés vers celui que tout nomme,  
 Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme  
 Chantaient leur chant sacré !

L'automne était venu. Les feuilles tombaient des arbres et le vent en les chassant faisait entendre un bruit lugubre. Jours sombres, nuits pluvieuses et froides, que vous m'avez fait souffrir pour elle !

Jeanne était à bout de force.

En franchissant le seuil de ma porte, en entendant les lamentations de ma petite Anna, j'eus le pressentiment d'un grand malheur. Je fus

saisi comme si je n'eus pas été préparé depuis longtemps à ce coup affreux.

L'homme se croit fort ; il se brise comme verre.

\* \* \*

Jeanne ne dormait pas, elle sommeillait, en proie à un affreux cauchemar. La fièvre la reprenait. J'étais assis près d'elle. Je contemplais ses traits amaigris. Était-ce bien là la belle jeune fille que j'avais remarquée d'entre ses compagnes à la fête du village ? Les longues maladies sont un acheminement systématique à la mort. Tous les jours on perd quelque chose de soi et quand on arrive au terme, le filet de l'existence a failli se briser bien des fois.

Je tenais dans ma main la main froide de Jeanne et j'étais obligé de faire des efforts pour m'empêcher de la presser. Il me semblait qu'on voulait me prendre le seul bien qui m'appartenait. J'accusais la Providence de me ravir ce que j'avais de plus précieux. Je faisais appel à mes forces pour résister. Tout cela était bien vain et ne faisait que prouver ma faiblesse.

La chambre était éclairée par une lumière pâle et vacillante. Les vitres de la croisée frissonnaient sous les coups de la bise. La tempête sévissait au dehors. Je me levai sans bruit. Une voisine vint me remplacer au chevet de Jeanne, je perdais la tête, j'étais fou de douleur.

La petite Anna, fatiguée de pleurer s'était assoupie sur mes genoux. Je la portai à son berceau.

Dors mon ange et veille sur elle, lui dis-je en l'embrassant.

Je vis ses deux petites mains s'avancer comme pour s'emparer de quelqu'un. Elle rêvait à sa mère.

Je revins sur mes pas, Jeanne s'agitait sur sa couche, en proie à un violent accès de toux. J'appuyai sa tête sur mon épaule, et comme j'aurais fait d'un enfant je l'assis sur mes genoux. Elle tourna vers moi un regard langoureux ; elle n'avait plus la force de parler.

Pauvre Jeanne, comme il en disait long ce regard d'adieu !

Sa respiration était saccadée, l'air lui manquait ; elle se débattait dans les étreintes de la mort, l'agonie commençait.

Tout à coup elle se roidit dans mes bras comme si elle eut voulu faire un effort pour se lever, puis elle retomba ; sa tête vint s'appuyer sur mon épaule et je sentis sa joue froide se coller sur la mienne.

Elle était morte.

Je ne sais ce que je devins, j'allai me jeter sur un siège tout près d'elle, égaré, abattu, anéanti.

Je vis entrer des hommes en habit noir, qui allaient, venaient dans

la maison, des femmes qui faisaient à ma Jeanne sa dernière toilette, et puis, cette vilaine chose, le cercueil, et enfin, le chariot qui emportait celle que j'avais tant aimée.

J'ai vu tout cela et je vis encore. Il y a des moments où je crois que mon âme est de bronze et je m'accuse de manquer de cœur.

Pourtant je la pleure tous les jours !

\* \* \*

Quand elle fut partie, je me tournai vers ma petite Anna. Elle comprenait qu'un grand malheur venait de nous frapper.

Je la pris sur mes genoux. Elle passa ses petits bras autour de mon cou et éclata en sanglots. Je m'efforçai de la consoler. Que faire dans ces moments ? Dire toute la vérité serait ouvrir une blessure trop profonde dans ces jeunes cœurs. Pourtant il fallait expliquer l'absence de celle qui avait toujours été à ses côtés, de celle qui souriait à son réveil et qui le soir l'endormait sur ses genoux.

—Oui partie mon ange, partie pour le ciel.

La maison me parut déserte. J'allais et revenais inconscient de mes actions. Je chancelais comme un homme ivre. Non, ce n'était pas possible, elle n'était pas partie. Tout est bien là comme auparavant. Le parfum de ma Jeanne emplissait encore toute la maison. Voilà la petite chambre où nous nous réunissions le soir ; voilà son panier à ouvrage, sa dentelle inachevée ; son livre de lecture encore ouvert sur cette table. Et ces fleurs encore fraîches, c'est elle qui les avait cueillies la veille dans le parterre, je l'avais aidée à en faire un bouquet. Nous voulions emporter les derniers boutons de rose. Pendant que je jetais pèle mêle ces fleurs dans son tablier blanc ma Jeanne regardait tristement le ciel ; elle semblait dire adieu à la nature. Craignant l'humidité du soir je l'engageai à entrer mais longtemps son regard s'attachait à l'horizon sans borne. Les feux du soleil couchant plongeaient dans les nuages blancs et la brise nous apportait les parfums des champs. Nous rentrâmes ; Jeanne ne parlait pas, elle pleurait.

Le lendemain tout était fini.

Ces pensées sombres me tournaient la tête ; je tombai anéanti sur un siège.

C. GULOT.

Montréal, 1886.

# MORTS POUR LA PATRIE.

---

## I

### À NOS ANCIENS.

A qui dédier ces histoires de soldats tombés pour leur patrie, ces réminiscences d'époques variées, ces récits de guerres, sinon à vous, les anciens qui m'avez précédé sur la terre d'Afrique, au temps des combats quotidiens, des émeutes incessantes, à vous qui nous avez facilité la tâche et mâché la besogne ? Vous nous avez conquis le pays que nous n'avons plus qu'à garder ; vous avez jeté sur ces deux mots : *Soldats d'Afrique*, de tels reflets de gloire et d'héroïsme qu'ils ont rejailli sur des cadets dont beaucoup ont passé leur temps à se promener dans la rue Bab-Azoun, au jardin d'essai, à Mustapha ou Saint-Eugène.

Vous eûtes de rudes labeurs, hommes de 1830, à partir du jour où vous avez débarqué sur la plage que l'œil clairvoyant du colonel Boutin avait désignée, plus de vingt ans d'avance, et les exploits que vous avez accomplis n'ont rien à envier à l'histoire des légionnaires romains, accoutumés à manier tour à tour la bêche et le glaive. Tout se dressait contre vous : la population fanatique pensait gagner le ciel par la mort des chrétiens, et ses marabouts encourageaient sa haine en lui répétant dans les mosquées que les mêmes prophéties qui avaient annoncé votre débarquement prédisaient aussi qu'un jour vous seriez rejetés à la mer. La terre mal cultivée engendrait des miasmes plus meurtriers que les batailles ; à ce peuple enfant, il surgit tout à coup pour vous combattre des hommes qui furent de véritables héros, tantôt des Abd-el-Kader et tantôt des Bou-Maza ; mais vous avez triomphé de tous les obstacles, vaincu les ennemis, vaincu le climat, vaincu le sol.

Tandis que nos devanciers couchaient sur la dure, nous autres, les cadets, nous avons habité des casernes au moins aussi confortables que celles de France, et traversé en chemin de fer les régions qu'ils parcouraient sac au dos à la poursuite d'insaisissables ennemis. Dans les endroits qui rappellent leurs défenses désespérées, nous nous sommes attablés dans les cafés, et là où ils avaient fait dans la plaine nue le coup de feu contre les Arabes, nous avons joué aux boules sur la place du village avec les colons enrichis par la sécurité.

A vous, nos anciens, à vous constructeurs de routes et de maisons, planteurs de forêts, ouvriers un jour, agronomes le lendemain, soldats sans cesse, véritables créateurs de cette France nouvelle ; à vous, qui d'un pays empesté par les marais, avez fait une incomparable colonie ; à vous tous, morts ou vivants, je dédie ces histoires de soldats.

## II

## LE MONUMENT DE HOCHE À WEISSENTHURM.

Ce n'était pas assez, noble enfant de Versailles  
De mener nos soldats vainqueurs dans les batailles,  
De sauver de la mort la patrie en danger  
Et d'avoir des confins expulsé l'étranger.  
Ce n'était pas assez, car même sous la terre  
Où ton corps loin des tiens repose solitaire  
Sous un sol qui n'est plus à nous, ton monument  
Raconte notre gloire au pays allemand  
Et rappelle au Germain le temps où cette terre  
Fut le département français du Mont Tonnerre ;  
Le Français y reprend espoir, et le passant  
Qui foule le gazon arrosé de ton sang,  
Dans une vision indécise et brumeuse  
Voit éclater le nom du chef de Sambre-et-Meuse.

## III.

## LE CHÈNE.

C'est un chêne de la forêt de Florange, dont le tronc est trois fois gros comme un corps d'homme ; depuis des siècles, il a pour pensionnaires les plus vieux corbeaux du pays ; son écorce est rugueuse comme la peau d'un rhinocéros ; ses branches ombragent largement le sol. S'il pouvait parler, il aurait bien des péripéties à raconter ; car bien des hommes et bien des choses ont passé depuis qu'il fut planté, le vétéran de la forêt.

Quel âge a-t-il ? Trois cents ans ? Six cents ans ? Qui sait ? Les vieux péroreurs du pays disent l'avoir toujours vu aussi gros. Il a grandi si lentement qu'on se tromperait d'un siècle à calculer son existence aussi aisément que de cinq ans à supputer l'âge d'un vieillard bien conservé. Donnons lui seulement cinquante ans si vous voulez. C'est bien peu ; mais que d'évènements depuis pourtant !

Nos partisans ont retardé en 1792 dans cette forêt de Florange la marche des alliés sur Paris, dont ils avaient juré de ne pas laisser pierre sur pierre. Les arbres coupés ont barré les routes, celui-là est resté debout ; mais au retour, quand les ennemis se sont enfuis en débandade devant les tailleurs et les savetiers de la révolution, il a abrité les patriotes qui fusillèrent les fuyards ennemis, et n'en laissèrent que juste le nombre nécessaire pour apprendre à toute l'Europe ce qu'il en coûtait d'envahir la France, ne fut ce que jusqu'en Champagne.

Guerre nationale entre toutes ! Guerre sainte pour la patrie et le foyer, qui fut la régénération de beaucoup, dont le passé, pour être pur devant leur conscience, n'était cependant point en règle avec la loi. Le patriotisme métamorphosa en demi-dieux des contrebandiers et des braconniers qui, sans lui, auraient passé leur vie dans les prisons, pour infractions aux règlements sur les rapports internationaux et sur la police des chasses en forêt. Ils vinrent des deux côtés de la Moselle depuis Trieux jusqu'à Volstroff, ceux-ci jargonnant un patois, ceux là en jargonnant un autre ; ils vinrent de tous les *anges* de la Moselle, Weymerange, Volkrange, Bettange ; Guentrange, Nilvange, Beuvange ; de Marspich où l'on parle français quoique le village ait un nom allemand et se prononce *Mâchepti*, de Terville, où, malgré le nom français on parle Allemand.

Tout cela, fusil de chasse en bandoulière, un morceau de pain et un rond de saucisse dans la poche, ignorant s'il existait une intendance au monde, les pieds nus, mais garnis de corne par en dessous à force d'avoir couru dans les forêts au sortir de têter ; guettant le jour, guettant la nuit. Les arbres peuvent pousser ; l'engrais n'a pas manqué. Il en dort assez, des *Kaiserliks*, dans la forêt de Florange.

Les hommes, trempés dès leur jeunesse par une pareille existence, ont, eux aussi, grandi comme des chênes et vingt ans terrifié le monde. Cependant, ils revinrent une fois en arrière et repassèrent par la forêt, qui protégea leur retraite, comme vingt ans auparavant, elle avait ensanglanté celle de l'ennemi.

Plus d'un, devenu vieux soldat, plus accoutumé à la discipline qu'au sentiment, s'arrêta et retrouva des émotions de jeunesse oubliées. Certes, quand ces vétérans enfonçaient les rangs des ennemis, ils étaient terribles et ne connaissaient point la crainte ; mais ils ne se battaient plus avec l'enthousiasme ardent de leur jeunesse éprise de patriotisme et de liberté, et sous leurs bonnets à poil, déshabitués des émotions, ils ont senti je ne sais quel renouveau passer sur leurs fronts, sous ces chênes grandioses, derrière lesquels, enfants en blouse bleue, et en casquette noire, il avaient joué leur peau pour la patrie.

Patrie ! patrie ! On entend parfois, et des plus hauts placés, sourire à ton nom, affirmer que ce n'est qu'un mot, prétendre que les peu-

ples se valent, qu'une frontière n'est rien ou pas grand'chose ; quelque chose comme la limite de deux départements.

Quelle dégénérescence ! leurs pères peut-être isolés de la grande armée, se sont-ils trouvés coupés et rejetés au hasard de la fortune vers la forêt de Florange pendant que la masse battait dans tous les villages de Champagne des ennemis qui, de défaite en défaite, arrivèrent jusqu'à Paris. Peut-être même ont-ils servi dans la compagnie du père Heintz.

Heintz aurait fait un général comme tant d'autres du pays ; la guigne voulut qu'il ne passât jamais sergent. Il était parti tout enfant de Cattenom et était berger de la commune de Marspich quand la révolution éclata. C'est assez l'usage dans nos pays de langue française d'avoir des bergers de langue allemande. A l'invasion, il avait lèché les moutons marspichiens pour prendre un fusil et attendre les étrangers dans la forêt.

C'est en montant la garde là qu'il avait écrit sur le chêne déjà géant ces lettres avec un gros couteau ;

VIVE LA FRA...

C'est ce que tout le monde avait dans le cœur à cette époque de formidables perturbations : les bergers aussi bien que les maîtres et les adjoints. Or, du temps qu'il écrivait, les camarades crièrent de tous les coins du bois : Garde à vous ! la forêt s'éclaira de coups de fusil. C'était un détachement de fuyards autrichiens qui galoppaient dans la direction du Luxembourg, et les braconniers lui faisaient la conduite. Cet incident arracha Heintz à sa calligraphie patriotique, et c'est ainsi que le dernier mot fut tronqué et que l'inscription demeura telle :

Vive le Fra...

Et voilà que vingt ans après, en retraite à son tour, le sergent Heintz retrouva le chêne sous lequel il avait fait le coup de feu aux heures des trances nationales. L'arbre n'avait pas grossi beaucoup ; cependant, l'écorce avait repoussé dans les creux, plus verte et plus jeune, et comme un signe d'espérance dans la route, les trois mots fatidiques se lisaient encore aussi distinctement.

Heintz s'assit ému au pied de l'arbre et songea, la tête appuyée sur son poing. Puis il se releva, et, avec une espèce de rage, le vieux sergent de la grande armée compléta la phrase commencée vingt ans auparavant par le berger de Marspich.

C'est assez l'habitude au pays, le dimanche, quand on va faire un tour en forêt d'écrire ainsi sur les écorces d'arbres. Les amoureux surtout aiment beaucoup cet usage : on grave des serments que l'écorce retient parfois plus longtemps que le cœur. On entrelasse des initiales, un tas d'enfantillages de jeunes gens épris. Les passants ne regardent guère à cela. Ce n'étaient pas les trois mots de Heintz qui avaient fait la réputation du chêne dans la contrée. On le connaissait parce qu'il

était le plus vieux, le plus fort, le plus grand, le plus gros, le plus touffu à vingt lieues à la ronde. Les étrangers, Prussiens, Belges, ou Luxembourgeois, en étaient jaloux. Comme on le distinguait entre tous, il servait de but aux enfants qui jouaient à cligne-musette, à cache-cache, ou, comme on dit en Lorraine, à *la cachette*. Les nouveaux mariés allaient faire la dinette sous son ombre. Le géant rugueux abritait les joies enfantines. Puis, un jour, il ne vint plus personne.

C'est que les enfants ne jouaient plus et que l'on ne se mariait pas d'avantage, de tristes jours avaient lui ; l'invasion avait paralysé toute vie extérieure, puis avait été remplacée par l'annexion, plus terrible que l'invasion.

La terre des Houchard des Molitor, et des Lassalle devint allemande. La paix lui ramena une tranquillité sans liberté et sans espérances, sinon lointaines. A la différence des contrées occupées qui souriaient encore dans leur douleur à songer qu'à force de se saigner à blanc, la France trouverait assez d'or pour les délivrer, la pauvre Moselle se voyait, jusqu'à une époque indéfinie, livrée aux bêtes.

Cependant, malgré les douleurs, la force de l'habitude est telle, que peu à peu, même sous le pays prussien, les anciennes promenades recommencèrent, et avec d'autant plus d'entrain, qu'elles avaient été interrompues durant des mois longs et douloureux.

Les enfants du pays s'assirent de nouveau sous le grand chênet. Puis, les visiteurs remarquèrent les trois mots, jadis banals, qu'ils avaient tant de fois lus machinalement : *Vive la France !* Cela ne voulait presque rien dire du temps des Français ; du moins, ce que cela voulait dire, on ne le comprenait pas entièrement. On n'apprécie bien que le bonheur perdu.

Ainsi, ces trois mots, gravés par une main inconnue, sur l'écorce d'un chêne perdu au milieu d'une immense forêt, redoublèrent l'ardeur des gens à se rendre autour de l'arbre.

Français que nous sommes tous, de Lauterbourg à Bayonne, nous sommes fils des Gaulois, et nous avons gardé le culte des bois, comme nos pères qui égorgeaient les victimes dans les forêts, et qui avaient un respect tout particulier pour le gui de chêne au printemps et pour la verveine en été.

Le chêne devint un arbre sacré comme ceux qui servaient le rendez-vous aux Druides. Un jour, quelques uns observèrent le fameux. "Vive la France" resté jusque là oublié. Ce souvenir du bon temps redoubla la popularité du géant.

Le dimanche, on n'y vint plus comme jadis en partie de plaisir, mais en pèlerinage. "Vive la France", c'est comme si l'on avait vu le drapeau tricolore que les plus riches allaient contempler le dimanche sur la gendarmerie d'Audun-le-Roman.

Parfois aussi, les jeunes gens trouvaient près du chêne vénéré un bonhomme, qui paraissait aussi vieux que le chêne. On le voyait traverser le sentier, tout blanc, tout vouté, écartant de la main gauche les branches qui venaient lui fouetter le visage, s'appuyant de la droite sur un gros bâton, Il s'asseyait devant l'arbre en face des trois mots fatidiques, les yeux grands ouverts, les regardait et ne voyait pas autre chose.

Sa présence avait les premières fois troublé les ébats des jeunes gens ; puis à la longue, à force de le voir passer là ses journées, même lorsque le vent pliait les arbres ou que la pluie chassait à la maison les promeneuses toutes contentes d'avoir une occasion de retrouver leurs jupons pour montrer leurs mollets ronds vêtus de bas blancs, et les promeneurs qui couraient plus lentement qu'elles pour les regarder ; par la force de l'habitude enfin, on en était venu à ne pas se gêner devant lui. On n'y faisait pas plus attention qu'aux jeunes frères qui s'abritaient sous le feuillage du doyen de la forêt.

Le vieux bonhomme était le père Heintz qui revenait visiter les souvenirs de sa jeunesse. Seul au monde, sans famille, il s'était retiré à Fameck, ou il racontait aux petits garçons ses vieilles campagnes, avant que la cloche ne sonnât l'heure de l'école.

L'annexion venue, il s'ennuya dans la société des hommes, quand il fut obligé de voir des Allemands ailleurs que sur les champs de bataille C'est pour cela qu'il prit l'habitude de venir s'asseoir auprès de son vieil arbre : il faisait plusieurs lieues pour s'y rendre.

Les premiers jours, il y restait une heure ou deux. A la fin, il en vint à y passer sa journée entière. Il s'y plaisait si bien. On y oubliait la défaite. Le chêne étalait son " Vive la France " avec autant d'orgueil qu'au temps des Français. Les gens qui étaient passés aux Allemands n'osaient point le regarder. Partout ailleurs, sur les mairies, sur les gendarmeries, sur les écoles, sur les bornes des chemins, sur la sous-préfecture de Thionville, partout, les couleurs prussiennes. Le vieux chêne seul, pareil à la cathédrale de Metz, qui conservait un drapeau tricolore auquel les Allemands n'osaient point grimper, gardait son inscription qui durcissait avec le temps. C'est ainsi que dans le cœur du père Heintz l'amour de la France se gravait de jour en jour plus fort et plus profond. Oui ; plus et plus profond qu'au temps où volontaire de la République, il chassait en blouse les envahisseurs ; qu'au temps où, vétéran de l'empire, il arrêta ou retardait avec les camarades une nouvelle invasion.

On fit la coupe des bois et le vieux chêne fut désigné parmi les arbres qui devaient tomber. Le père Heintz en fit une maladie quand il le sut. Une fois guéri, il voulut aller pleurer sur l'emplacement où s'était élevé son vieil ami.

Miracle de la bonté divine ! Au milieu des sapins coupés et déjà tassés en cordes, le vieux chêne était toujours debout ; Heintz en pleura de joie.

Miracle ! non, il n'y avait pas miracle. Les bûcherons, chargés de la coupe, étaient du pays, voilà tout. Pas d'autre miracle. Les uns, étaient vieux, les autres étaient jeunes. Aux uns, il redisait le bon temps de leurs jeunesse où l'on s'amusait ; aux autres, il rappelait encore le temps des Français, où les gardes-champêtres avaient des képis et non d'affreuses casquettes rondes ; où les gendarmes n'étaient pas de lourds Poméranien en habits verts et en casques à pointe, mais des revenants d'Afrique, un peu trop enclins à la manie de dresser des procès-verbaux à tout bout de champ, mais dont le tricorne légendaire, quand il se dessinait largement à l'horizon, inspirait la terreur aux mauvais sujets des environs de Trèves qui rodaient par la contrée. Aussi vieux et jeunes, sans se le dire, d'un commun accord muet, par un arrangement tacite, tous ils s'étaient trompés d'arbre, et avaient coupé le voisin en laissant le bon, qui commençait à être désigné sous le nom du "Vive la France." On avait rencontré Pierre ou Jean auprès du "Vive la France" on se donnait le rendez-vous au "Vive la France". On se reposait au pied du "Vive la France" Les bûcherons n'y voulurent donc point toucher ; le vieux soldat, qui n'avait rien appris de cela pendant sa maladie, pleura de joie quand il revit son arbre toujours debout.

Ce fut l'apogée de la gloire du grand chêne. Il réunit plus de visiteurs que jamais ; il semblait rajeunir, et de le voir, le père Heintz rajeunissait aussi. On aurait dit qu'ils ne périraient ni l'un ni l'autre, et ils devenaient plus forts de jour en jour. Le vieux soldat suivait le destin du vieil arbre : les deux vieux patriotes dont on commençait peu à peu à savoir les aventures, symbolisaient l'histoire du pays et de sa résistance quand même à l'invasion germanique.

Cette gloire relative devait être funeste au chêne. Quand arrivèrent les grandes manœuvres et que les hommes de la Landwehr furent convoqués pour huit semaines dans les régiments stationnés à Thionville, plusieurs bataillons traversèrent la forêt et la devise du vétéran étincela devant les yeux prussiens indignés. Ensuite, ils couchèrent en cantonnements. D'aucuns qui feignaient de ne pas comprendre le patois français du pays, l'entendaient à merveille, étant domiciliés dans la contrée depuis la fin de la guerre. Quelques-uns même, originaires du pays wallon de Malmédy, avaient le français pour langue maternelle. Ce fut ainsi qu'ils ouïrent parler du fameux "Vive la France". Ils colportèrent dans tous les villages, leur service fini, la légende du chêne merveilleux...

Elle vint jusqu'à Thionville, passa de Lorraine en Alsace et réchauf-

fa Colmar et Haguenau, contrée des forêts. Par malheur, elle tomba dans l'oreille d'un inspecteur de forêts, Prussien renforcé, quoique descendant d'émigrés huguenots de la Picardie. Cet homme, qui gardait sur son visage quelques signes de la nationalité de ses ancêtres, avait au cœur la haine profonde pour leur patrie qu'on trouve depuis des siècles en Allemagne. Il s'horripilait à voir aux devantures les ballots de draperies bleues, blanches et rouges, artistiquement arrangés les uns sur les autres avec un goût inconnu dans son pays natal. La vue d'un képi rouge le rendait malade ; il hurla de rage quand il vit les mairies du Mulhouse, de Metz, de Strasbourg, encombrées d'optants qui ne voulaient pas cesser d'être Français. Il savait que la haine contre le conquérant n'était pas moins grande là même où elle n'éclatait pas bruyamment, accoutumé qu'il était dans ce pays d'Alsace à voir non seulement les hommes et surtout les femmes, mais les êtres inanimés protester contre leur changement de nationalité. Le vieux chêne le "Vive la France" avait eu des prédécesseurs en Alsace et les peupliers de la route les plus voisins de Mulhouse s'étaient insurgés avant lui.

Une fois, la ville de Mulhouse était en fête. Depuis que l'Alsace est supposée allemande, les fêtes y sont rares, mais d'une nature particulière. Mulhouse était donc en fête parceque ses pompiers avaient passé la revue. Ils avaient traversé la ville avec leurs uniformes qui redisaient la patrie repoussée outre-Vosges, et comme leur musique jouait des airs aussi français que la *Marseillaise* interdite, par exemple *As-tu vu la casquette*, on leur avait jeté du haut des balcons, décorés d'adorables Mulhousiennes, des fleurs et des bouquets tricolores à n'en plus finir. Ce jour là, l'inspecteur passait dans la ville étonné d'une animation et d'un entrain disparus depuis l'arrivée de ses compatriotes, quand un bruit étrange parcourut les rues, et la population se dirigea toute entière vers la campagne. Il suivit la foule.

Or, pendant la nuit, un vaillant inconnu avait arboré le drapeau tricolore au sommet du peuplier le plus élevé et l'élite de la population alsacienne trépiginaut de joie tout autour. L'autorité envoya des ouvriers ; l'un plus heureux que ceux qui avaient, des années durant, essayé d'enlever à la Cathédrale de Metz son drapeau de fer-blanc, arriva jusqu'en haut et le jeta par terre où la foule s'en partagea les morceaux.

Le lendemain, le drapeau flottait de nouveau dès le matin à la cime du peuplier. Les ouvriers allemands envoyés revinrent penauds, car l'arbre avait cette fois été enduit de goudron, et Mulhouse leur riait au nez. L'inspecteur trouva un moyen énergique et sur sa proposition on scia le grand peuplier. Tout ne fut pas dit pour cela. En huit jours, une demi douzaine des plus beaux peupliers y passèrent. A la fin, on fit des patrouilles sur la route on y plaça des postes et les

autres arbres échappèrent au châtement qui avait puni la gloire d'un jour de leurs voisins.

Malgré sa haine pour le pays vaincu, le *Herr* inspecteur tenait de ses ancêtres castelsarrazinois un grand bon sens français. Il avait compris du premier coup que le pays était réfractaire à une germanisation contre laquelle se butèrent les malins des malins de la maligne Allemagne, les Bismark-Bohlen, les Kühlwetter, les Eulenburg les Manteuffel et les Hohenlohe. Aussi, dès le premier jour avait-il conçu contre les habitants une haine qui s'étendit aux arbres après l'affaire de Mulhouse. Quand à Thionville, il sut l'histoire du "Vive la France", il s'emporta.

Toi aussi, chêne vénéré, tu es tombé pour la patrie. D'autres avaient péri avant toi pour elle quand sur les ordres de l'administration militaire, les maires de Hayange, de Marspich, de Terville et de Beuvange, avaient réquisitionné les hommes valides des villages pour couper les gros arbres dont les abattis devaient arrêter et arrêtaient l'invasion. Plus tard, le revolver au poing, les officiers allemands forcèrent à les enlever les mêmes hommes qui les avaient coupés et qui firent ce coup-ci leur besogne avec moins de cœur et de vitesse que la première fois.

On roula dans les fossés parallèles aux chemins, ces pauvres arbres qui avaient péri comme des soldats sur le champ de bataille.

Toi, ce n'est pas ainsi que tu es tombé. Tu es tombé comme un prisonnier de guerre, fusillé dans les cachots ennemis pour n'avoir pas caché ton amour de la patrie. Mais tu n'es pas tombé sous des mains françaises ; les bûcherons du pays se sont trompés volontairement à ton égard. Il a fallu recruter à Thionville des ouvriers étrangers, qui ont travaillé en aveugles, sans comprendre, ignorants même du sens des mots divins creusés dans ton écorce.

Les patriotes se sont partagés tes branches et les conservent comme un buis béni. Une famille du pays, sur son départ pour Paris, a emporté les plus grandes pour en faire l'arbre de Noël, l'hiver suivant. Ton souvenir durera en France comme en Lorraine. D'ailleurs, n'est-ce pas la même chose ?

Elle durera aussi, la mémoire du vieux Heintz, qui mourut au moment où on lui coupait son *Vive la France*, et que les gens des villages circonvoisins conduisirent au cimetière. On a écrit sur sa tombe les trois mêmes mots qui avaient causé la mort du chêne.

Les Allemands n'en savent rien. Sinon, ne pouvant le faire abattre, ils les auraient effacés du moins. Peut-être ne les auront-ils pas remarqués, jusqu'au jour où ils n'auront plus aucun pouvoir dans la contrée.

## IV

## A LA MÉMOIRE D'EDOUARD SIGNORINO

Enseigne de vaisseau à bord de la canonnière *Le Scorpion*, décédé à St Denis  
(Réunion) le 13 avril 1886.

Vingt-sept ans et mourir quand déjà l'espérance  
Ouvrait devant ses pas les plus nobles chemins,  
Quand déjà l'étendard adoré de la France  
Dressait avec orgueil ses couleurs dans ses mains.

Ah ! sans doute, il rêvait de grandes destinées ;  
Le monde est bien petit pour ces fiers matelots  
Qui des rocs les plus durs, aux terres fortunées,  
Promènent nos drapeaux vainqueurs de flots en flots.

Et lui ! C'était un fils d'une vaillante race ;  
Car, autrefois, grisé par le bruit du tambour,  
Son père avait quitté Saverne et son Alsace  
Et franchi le front haut le plateau de Phalsbourg ;

Il avait pour berceau cette plaine féconde,  
Stérile en cœurs craintifs et fertile en guerriers,  
Dont les fils ont porté dans tous les coins du monde  
Le nom du cher pays banni de leurs foyers !

Et le simple troupiér, monté de grade en grade,  
Avait fait à son tour honneur aux bords du Rhin,  
La mort l'avait frappé général de brigade,  
Le père était soldat et l'enfant fut marin.

Ah ! sans doute, il rêvait de marcher sur la trace  
De ces hommes sans peur, sans souci du destin,  
Les Hell ou les Bruat, nés dans les champs d'Alsace,  
Et partis comme lui sur l'Océan lointain.

Oh ! le coup effrayant ! oh ! la douleur amère !  
Aux rivages déserts, deux yeux suivaient ses pas :  
Deux yeux étincelants d'amour ; deux yeux de mère ;  
Et cette mère apprend qu'il ne reviendra pas.

Puisse-t-elle en songeant au fort de la souffrance,  
Que le père et le fils, objets de tant de pleurs,  
Ont tous deux tour à tour succombé pour la France,  
Puisse-t-elle un instant consoler ses douleurs.

Puisse-t-elle affermir son âme et son courage !  
Sans oublier les morts, puisse-t-elle sentir  
Quelque rayon d'orgueil éclairer son visage,  
En songeant au dicton : Bon sang ne peut mentir.

Puissent ceux-là, qui loin de la terre natale,  
A la balle ennemie, au climat meurtrier,  
Ont succombé, héros d'une lutte fatale,  
Sans revoir leurs amis, sans revoir leurs foyers,

Puissent-ils à jamais voir à travers les âges,  
Leur immortel renom, leur noble souvenir,  
Aller de siècle en siècle en dépit des orages,  
Et l'éternité pour voguer vers l'avenir.

Que leur exemple apprenne à la race future  
Comment sans hésiter, sans chercher à prévoir,  
Il faut donner son sang et sa vie en pâture  
A son chef, son drapeau, son honneur, son devoir.

Ceux qui tombent ainsi frappés à leur aurore,  
Disaient les fiers Romains vainqueurs de nos aïeux,  
Ceux qui, pour leur pays, meurent jeunes encore,  
Ne les plaignons pas trop ! ils sont aimés des dieux.

## V

## LA FOSSE DE MONTCALM

Tandis que les Anglais canonnent sans relâche, à l'endroit où leurs boulets pleuvent plus serrés, M. le marquis de Montcalm est debout, en grande toilette, comme s'il assistait en pleine sécurité à une de ces fêtes données à Versailles par un monarque indifférent au sort de ses sujets d'Amérique.

—Prenez garde, Monsieur le marquis, il n'est pas séant que notre général s'expose ainsi à la mort, lui répètent à l'envie ses soldats effrayés pour sa vie et non pour la leur. Mais lui, impassible dans son jabot de dentelle et sous sa perruque poudrée, il se contente de sourire.

Son costume l'a-t-il signalé aux Anglais ; les ennemis l'ont-ils reconnu ? Les boulets sèment la mort et creusent tout autour de lui une fosse dans la terre où ils s'enfoncent. D'heure en heure, elle devient plus large et plus profonde. Montcalm croise les bras ; il médite sous la pluie de fer et murmure :

“ Oui, si je dois mourir dans une victoire, je veux pour dernière couche les drapeaux enlevés à l'Anglais. Il n'est point de plus beau lit funéraire pour un général victorieux.

“ Mais pourquoi parler de victoire ? Est-il possible de s'abandonner ainsi à des illusions mensongères ? Des succès passagers nous sont peut-être réservés encore. L'héroïsme de nos soldats et mon dévouement pourront conserver quelque temps des postes à peine défenda-

bles. Mais nos efforts, oubliés comme nous sommes, ne feront que compenser quelques heures l'inégalité des forces et retarder la défaite suprême, fatale, inévitable. Je vois le flot toujours montant des Anglo-Saxons nous enserrer de plus en plus. Nous ne pouvons prétendre qu'à un trépas glorieux.

“ Non, je ne dormirai pas sur les étendards britanniques mon sommeil de triomphateur ; mais puisque je dois mourir vaincu, je choisirai, du moins, ma fosse ; c'est là que je veux être enterré. ”

Le doigt étendu, il montrait le trou que creusaient les boulets de l'assiégeant, et il souriait encore en ajoutant :

“ La fosse est encore trop petite, mais elle s'agrandit avec rapidité. Elle sera bientôt assez profonde pour recevoir le cadavre du chef des Français d'Amérique. ”

Et quand, dans la mêlée où succomba son adversaire, Wolf, Montcalm eût été lui aussi, frappé à mort, la fosse était suffisante.

## VI

### LE MONUMENT DE VOGEL A AMIENS

Avec leurs drapeaux noirs et blancs,  
Lorsqu'audacieuse avant garde  
Vogel vit les premiers Uhlans  
Trotter sur la terre picarde,  
On dit qu'il murmura tout bas  
Les poings serrés, l'âme hardie :  
—“ Moi vivant, ils n'entreront pas. ”

Donnez, c'est pour la Picardie.

Car le soldat de Bouxwiller,  
Car le chef de la citadelle,  
Songeait, sous la grêle de fer,  
Que si la victoire infidèle  
Quittait nos étendards flottants,  
Les fils de son sang, de sa race,  
Ne les verraient plus de longtems.

Donnez, donnez, c'est pour l'Alsacé.

Quand tombèrent les trois couleurs,  
Qu'à leur place un autre symbole  
Fit savoir au loin nos malheurs.  
Vogel avait tenu parole,  
O grand soldat ! grand souvenir !  
Grand orgueil et grande espérance !  
Grand exemple aux temps à venir !  
Donnez, donnez, c'est pour la France !

## VII

## LE CONCERT D'ENTERLAKER

Grande soirée à Enterlaker ; la salle est bondée de bourgeois Suisses à tête ronde, d'artistes Italiens aux cheveux bouclés, de savants Allemands à lunettes et à barbes rousses, d'Anglais à la tenue négligée qui n'oseraient pas dans leur île aller à Drury Lane sans être en grande toilette de cérémonie, mais qui, sur le continent s'arrogent tous les droits et se croient tout permis, d'officiers français en uniforme que les désastres de la patrie et non l'amour des voyages ont amenés vers les montagnes helvétiques. Ceux là voyagent assez souvent pour leur service et les Alpes manquent de prestige pour les hommes qui ont en colonnes arpenté le Dyuryara.

D'étranges conversations s'allument pendant les entractes :

—N'est-ce pas, signor, il faut que ces officiers français manquent absolument de sens moral et qu'il ne ressentent guère les malheurs de leur pays pour assister à des concerts avant que leur captivité soit terminée. Certes, des Italiens n'en feraient pas autant ; nous ne mettions pas les pieds au théâtre, nous autres, à Venise et à Milan, tant que nous courions risque d'y rencontrer les habits blancs des Autrichiens, nos bons alliés d'aujourd'hui, et je connais encore bien des braves gens qui portaient le deuil d'Aberdank et qui s'abstiennent de toute distraction quand le hasard les appelle à Trente ou Trieste, voire même à Nice, à Malte ou à Bastia.

—Vous avez raison, Mein Herr, vous avez raison, et point n'est besoin que je vous dise si les Allemands auraient une autre tenue, leurs triomphes sur le Danemark, l'Autriche et la France suffisant amplement à établir leur incontestable supériorité morale sur le monde entier en général et sur l'Europe en particulier.

—By god, ce petit monsieur qui *faisé* un petit concert à lui tout seul il était *amiousaut*.

—C'est égal ! Il est joliment petit et grêle pour un soldat, quoiqu'il ne manque pas d'entrain. Dieu merci ! nous ne comptons par de semblables marmots dans l'armée fédérale helvétique, même parmi les contingents des cantons italiens et romands. Le moindre de nos fantassins pèse au moins deux fois autant quecelui-là. Il n'est pas surprenant que les Français se soient laissés battre avec de si petits hommes.

Et Philippe va et vient, et sans s'inquiéter de tous ces discours cosmopolites, il se multiplie, passant du chanté au parlé, de la musique vocale à la musique instrumentale, du grave au doux, arrachant des pleurs, arrachant des rires, enlevant les bravos, faisant pour quelques

heures au milieu de cette foule bigarrée triompher l'esprit français. Le soir, ils rentrent chez eux, ces étrangers, le cerveau tout en éveil, la bonne humeur au front, le sourire aux lèvres, ce qui ne les empêchera pas de recommencer le lendemain leurs sarcasmes contre les vaincus.

Cependant, les officiers français sont après la soirée allés trouver Philippe qui compte joyeusement la recette : frais de location, tant ; Installation d'estrade, tant ; Entrées, tant ; Bénéfice, total, tant. La conversation s'engage :

—Oui, mes amis ; ils auront leur colonne de granit ; ils auront leur plaque de marbre. Le maire de Freuenfeld a promis de leur apporter des fleurs tous les ans et c'est un honnête suisse un homme de parole. Qu'en dites vous ? Ceux qui craignaient de compromettre leur uniforme en écoutant, prisonniers, le concert d'un prisonnier, regrettent-ils encore leur bonne action. Tout cela est l'ouvrage d'une soirée. L'armée régulière va-t-elle confesser qu'un franc tireur est parfois bon à quelque chose ? Du reste, moi aussi, au lieu d'attraper à coups de iusil le grade du lieutenant de francs tireurs en chargeant les batteries allemandes, moi, aussi je serais de l'armée régulière—chasseur à pied, s'il vous plaît—si le chef de bataillon n'avait à cause de ma petite taille, fait fi du pauvre Philippe, tant mieux, mille fois tant mieux. Si je n'avais pas été franc tireur, je n'aurais pas été interné aux environs d'Enterlaker et pas une pierre n'indiquerait peut-être jamais la place où une vingtaine de nos camarades sont endormis ; pas une inscription n'y rappellerait le souvenir de la France et leurs noms obscurs seraient oubliés pour toujours.

Mais ces mots de Frauenfeld ne souffriront pas ce délaissement injurieux ; quelques heures ont suffi à un patriote de cœur et de talent pour les en préserver, et les officiers ont quitté Enterlaker, l'esprit moins attristé, tandis que les baigneurs étrangers continuaient à leur égard leurs phrases de moralistes convaincus, et s'épanchaient en plaintes hypocrites sur la déchéance de la grand nation !

## VIII

### LES CHRÉTIENS DE NHANLO

Jadis, lorsque par les ordres secrets des gouverneurs de la province de Thance-Hoa, les Annamites se ruaient sur les néophytes chrétiens, les mettaient à la cangue et les martyrisaient pour la gloire de Boud-dah ; ces malheureux périssaient pour la religion seule, et c'était à Rome surtout que l'on pleurait sur leur destin.

D'autres temps sont venus ; le drapeau français ne flotte pas seule-

ment à Saïgon sur la tombe de ce grand et intelligent patriote qui fut l'évêque d'Adran ; Hué, jadis fortifié par nos officiers ; Hué, dont ils ont construit la citadelle sur le plan de celle de Strasbourg ; Hué a vu nos soldats entrer victorieux dans ses murs et ils montent aujourd'hui la garde autour de notre consul. Les successeurs de Gia Dinh ont répudié les traditions de ce grand roi et les Français, ses anciens amis, défiés par eux, sont entrés en maîtres dans le royaume dont leur concours avait jadis assuré la grandeur.

Désormais, le Tonkin est terre française ; les plis de l'étendard national ombragent les champs de bataille où sont tombés tant de braves, Rivière, Doucet, Garnier, de Brisis. La religion n'a plus à revendiquer pour elle seule les Chrétiens martyrisés en haine de la croix. Massacrés en haine de la France, à une époque où nos soldats occupaient déjà une partie de leur contrée, nous avons le devoir de les compter comme des héros nationaux, comme des victimes de la cause française.

On en a vu s'enflammer d'émulation à l'aspect des tirailleurs annamites, arrivés de Cochinchine. Les troupes d'Europe et d'Afrique, les tirailleurs basanés, les longues moustaches de la légion étrangère, les troupiers accoutumés au siroco et aux grandes fatigues du sud oranais, avaient d'abord souri devant ces hommes de petite taille, aux lèvres et au menton imberbes, aux traits et au costume féminins ; mais une fois le signal de l'assaut donné, les tirailleurs annamites avaient bondi sous les balles et étonné les vétérans même de la légion.

— Pourquoi n'en ferions-nous pas autant ? disaient entre eux les Tonkinois. Ne sommes-nous pas Français aussi bien que les Saïgonnais ? Ce n'est pas notre faute si Garnier n'a pas été mieux soutenu jadis.

Les auxiliaires tonkinois étaient fondés. Dans cette entrée que nous n'avions pas encore eu le temps d'organiser, les volontaires affluèrent. Les Tonkinois ne s'étaient-ils pas d'ailleurs, quelques années auparavant, soulevés contre le joug de l'Annam au cri de liberté et les trois couleurs en tête. Pieds nus, pantalons blancs, vareuses sombres à parements tricolores, ces nouveaux Français de l'Extrême Orient, encore mal aguerris, ne voulurent pas laisser aux seuls Français d'Europe la tâche de cette laborieuse campagne.

Mais loin des camps et du tumulte des batailles, d'autres cœurs battent pour la France. Dans les villages chrétiens, après les labeurs du jour, les habitants passent leur soirée à s'entretenir avec admiration des exploits des Turcs et des marins. Plus d'un regrette de n'en avoir pas eu sa part quand tout à coup les Seïdes des mandarins se ruent sur le hameau inoffensif. Curé et paysans de Nhanlo sont garrottés sur place, traînés à l'église qui doit être leur tombeau, roués de

coups, bâtonnés dans le trajet. Les vainqueurs, plus hardis qu'à la défense de Bac Ninh, les dépouillent de leurs vêtements, les enchaînent aux colonnes de l'église, malgré leurs plaintes. Puis avec une joie infernale, ils mettent le feu à l'édifice, et bientôt la flamme monte dans les airs, entourant les captifs comme le feu d'un immense bucher ; elle monte et raconte aux populations des alentours la barbarie des mandarins ; elle monte et va dire aux Français occupés dans d'autres provinces qu'ils ont ici des compatriotes à venger.

## IX

## LES GUERRES DES CORSES ET DES GÉNOIS

Mourir, pour les gens de Balagne,  
 Mourir n'est rien lorsque d'abord  
 On a déjà, dans la montagne,  
 A vingt Génois donné la mort ;  
 Qu'on a peuplé le cimetière  
 Des ossements de l'étranger ;

Mourir n'est rien quand la victoire  
 Ombre les plis des drapeaux  
 Et rend immortels dans l'histoire,  
 Les morts couchés dans les tombeaux.  
 Mourir n'est rien quand on succombe  
 Devant un ennemi fuyard ;  
 Quand on s'endort dans une tombe  
 Où flotte encor notre étendard.

Mourir, même dans la défaite,  
 Mourir victime du devoir,  
 Mourir n'est rien ; c'est une fête,  
 Lorsque l'on tombe avec l'espoir.  
 Mourir n'est rien, quand l'on espère  
 Que du sol rouge des combats,  
 Naîtront des fils dignes du père,  
 Des vengeurs qui n'oublieront pas.

Mourir n'est rien, lorsqu'une balle  
 Apporte un glorieux trépas,  
 Soit dans une heure triomphale,  
 Soit quand la patrie est à bas.  
 Lorsque l'on meurt pour la patrie,  
 Victorieuse et fière, ou bien  
 Vaincue, opprimée et flétrie,  
 Mourir n'est rien, mourir n'est rien.

## X

## LE FILS DU COLONEL

Le fils du colonel était à Strasbourg depuis quelques semaines quand la guerre éclata et la déclaration vint l'y surprendre. On n'en fut pas ému outre mesure dans la ville : les Strasbourgeois avaient pleine confiance dans l'armée française qui ne connaissait guère les revers, et ne s'attendaient pas à la voir découronner, surtout par des Allemands, de son auréole d'invincibilité. L'inquiétude des cercles militaires, mieux renseignés sur la défectuosité de nos armements, ne s'était pas répandue dans la population ; on comptait sur la victoire après une campagne de deux ou trois mois du genre de celle d'Italie. Les patriotes n'en regrettaient pas moins cette nouvelle effusion de sang dont ils ne saisissaient pas les motifs. On ne prévoyait pas la défaite, mais on aurait préféré la paix à la victoire.

La femme du colonel était partagée entre la joie de revoir son mari, dont le régiment, venant du centre de l'Auvergne, allait passer à Strasbourg, et l'anxiété des nouveaux dangers qu'il allait courir sur le champ de bataille. Triste situation que celle de ces femmes d'officier dont un ordre ministériel jette d'un jour à l'autre à la gueule des canons ce qu'elles ont de plus cher ! Vie d'angoisses, de pérégrinations de dévouement !

Jean, qui allait sur ses dix-huit ans, blond aux yeux bleus et aux traits féminins, efflanqué, maigre et pâle, comme on voit presque toujours les fils des gendarmes, était plein de feu et voulait à toute force accompagner son père à l'ennemi, ce qui redoublait les chagrins maternels.

De quel bon cœur ils s'embrassèrent tous les trois quand ils se retrouvèrent réunis pour la dernière fois peut-être ! La poitrine du vieux soldat, quand son cou fut enlacé dans des bras bien-aimés, palpita plus fort que devant la mitraille, et il eut un sourire de fierté, quand, les grandes effusions finies, ils entendit son fils lui dire avec énergie :

—Père, je vais avec toi.

Et dans un transport délirant, les regards allumés, le père allait répondre. "Viens" quand ses yeux tombèrent sur ceux de la mère qui étaient tout humectés de larmes, il se contint et répondit :

—Non. Pas cette fois-ci. Cette fois, c'est l'affaire des vrais soldats ; si l'affaire tournait mal et que la patrie fût en péril d'être envahie et démembrée, je t'appellerais moi-même tout le premier.

Jean fit la moue :

—Pardi ! Tu dis ça parce que nous sommes sûrs de gagner.

Le colonel eut un triste sourire de doute, et la mère le remercia d'un regard ému.

On est en déroute, malgré l'énergie de la résistance, les hordes d'Allemands qui ont dégorgé sur la France ont eu raison de nos armées trop peu nombreuses. Les premiers fuyards entrés à vau-de-route dans Strasbourg, ont apporté la sinistre nouvelle et répandu l'effroi. Dans quelques jours, la ville sera cernée et bombardée si elle ne se rend pas à la première sommation. On aura cette année un lugubre quinze août ; les dépêches se succèdent de plus en plus affolantes. C'est l'invasion.

En arrière de Froeschwiller, le colonel, la tête entourée d'un bandeau blanc tout rougi, chevauche dans la direction de Saverne, préoccupé du sort des siens enfermés dans une ville dépourvue de forts détachés ; en deuil de son régiment, qui pour ainsi dire, n'existe plus. Ses officiers — ceux qui vivent encore — sont autour de lui :

— Capitaine, vous reste-t-il des hommes ?

— Je n'en sais rien, je ne crois pas. Et vous ?

— Trois, dont un blessé.

— Solides ?

— Un sapeur, un vieux et un conscrit. Nous sommes les derniers de l'armée. Il faut faire sauter le pont que nous venons de traverser.

— Bien, mon colonel.

— L'ennemi nous talonne. Les hommes que vous allez charger de cette mission ne reviendront pas ; ils sont sacrifiés.

— Bien, mon colonel ; mais il en faut au moins un de plus.

En cet instant, au milieu du désarroi des uniformes, apparaît tout haletant un jeune homme en paletot brun qui crie de loin :

— Père, me voilà !

\* \* \*

— D'où viens-tu ?

— Tu m'as dit que tu m'appellerais si nous rencontrions des désastres. Tu ne voudras pas désavouer ta parole.

— Comment es-tu venu ici ?

— J'ai laissé dire les autres qui prétendaient que je me sauvais de la ville, comme un pleutre, parce qu'on allait la bombarder. Je suis venu à pied avec bien du mal. Dans tous les villages, on annonçait à faux l'arrivée des Prussiens ; nous avons marché toute la journée sans désespérer. Des hommes du régiment, débandés, m'ont dit que tu étais peut-être par ici. J'étais déjà dans la désolation et craignais de ne pas te trouver. Enfin je t'ai aperçu et j'ai couru.

— Et ta mère ?

— J'ai couru, te dis-je, aussitôt que je t'ai aperçu ; elle est avec moi ; nous allons la croiser.

Effectivement, voilà la mère toute en deuil, et au coup d'œil interrogateur du colonel, elle répond d'un ton déterminé :

—Oui, il a dit vrai ; il y a quelques jours, c'est moi qui l'ai empêché de partir ; aujourd'hui, c'est moi qui l'amène.

Lui, alors les traits impassibles, mais les cheveux tout droits et la voix légèrement altérée, se tourne vers le capitaine :

—Il vous manque un homme ; le voici. Il n'a pas d'uniforme, mais il est fils de soldat ; il connaît le métier, je vous le garantis.

—Bien, mon colonel.

Déjà, l'enfant parti en sens inverse de la retraite, a disparu.

L'instinct maternel s'est révolté, et comme une tigresse, elle saisit son mari par le bras, l'œil injecté de sang, lui enfonce dans les chairs ses ongles à travers le drap d'uniforme, et hurle :

—Où l'as-tu envoyé ?

Lui, toujours blanc comme un linge, de la même voix atone, il répond tout doucement :

—A son poste.

—A la mort, n'est-ce pas ? A la mort.

Elle s'affaisse tout d'une masse sur la chaussée, et il la fait emmener dans une prolonge d'artillerie qui vient de passer à point nommé.

## XI

### MONOLOGUE DE LÉONARD CASANOVA

O mon fils ! avec moi dans les rangs indigènes,  
 Jadis tu combattais les étendards de Gènes,  
 Et quoiqu'enfant aussi de ce peuple bourreau,  
 Tu fus un digne et fier soldat de Lampietro,  
 Et les envahisseurs de Suisse ou de Bavière  
 Qui viennent vendre, race abjecte et mercenaire,  
 Leur liberté, leurs bras et leur vie aux tyrans,  
 Te trouvaient devant eux toujours aux premiers rangs ;  
 Enfant bien jeune encor, courageux, mais sans force,  
 Toujours debout, toujours équipé pour la Corse.

Une nuit qu'ils m'avaient jeté dans la prison,  
 Tu trompas les geôliers ; ta noble trahison  
 M'arracha du cachot bien fermé, d'où ton père  
 Ne put sortir que pour offrir à leur colère  
 Un sanglant sacrifice et pour aller mourir.  
 Mon fils, tu m'as sauvé !

Mais ils t'ont fait périr,  
 Et c'est ton triste corps que je vois apparaître

Au château de Frani pendu sous la fenêtre,  
Témoin de ton premier et ton dernier moment,  
Ils n'ont pas eu pitié de ton fier dévouement,  
Ils ne comprennent pas que le cri des entrailles  
T'avait seul envoyé derrière mes murailles,  
Ce que c'est qu'un vrai fils, ils ne savent pas voir  
Que ce qu'ils nomment crime était ton vrai devoir.  
Mon fils, ils t'ont tué,

Mais moi je vis encore ;  
Je vis pour te venger des bourreaux que j'abhorre  
Et faire à flots couler leur sang sur ton cercueil ;  
Sang pour sang, dent pour dent, coup pour coup, œil pour œil,  
La vengeance d'un père encor bien plus haut gronde  
Quand le fils bien-aimé qu'il avait mis au monde  
Est puni de l'aimer ainsi que d'un forfait,  
Et meurt en lui rendant les jours qu'il lui devait.

LÉON BARAT.

*(A continuer.)*

# LE NORD.

## XII.—(Suite.)

La chapelle a été construite en 1882. Elle a 60 pieds de long sur 30 de large. Elle se trouve dans la partie supérieure du corps de bâtisse qui contient aussi le presbytère. L'intérieur de cette chapelle est remarquable de propreté.

Les premiers actes d'état civil datent du 23 novembre 1880. Le Rév. Messire Laporte a été le premier curé résident. Il fut remplacé par le R. P. Jean Raynel, S. J., comme curé, et le R. P. Victor Hudon, S. J., assistant, au mois de juin, 1882. Au mois d'août, 1883, le R. P. Louis Leblanc, S. J., leur succéda.

L'école du village a été ouverte au mois de septembre 1883.

Nous avons assisté, le dimanche, à la grand-messe chantée dans cette modeste chapelle, où se pressait autour du sanctuaire cette population croyante qui prie avec tant de ferveur.

Il n'y a ni orgue, ni chœur puissant qui fassent résonner les voûtes des accents de la musique moderne ; c'est le plain chant, dans toute sa suave gravité, qui y traduit les expressions de l'Eglise. C'est du Grégorien tout pur qu'on ne reconnaît plus dans certaines églises, où la musique théâtrale s'est fauillée, comme les idées du siècle se sont introduites dans plusieurs œuvres religieuses.

Ce chant Grégorien est si simple que tous peuvent y prendre part. Aussi avons nous mêlé nos voix à celles des chantres de la paroisse, qui n'ont jamais appris d'autre musique.

Quelle émotion n'avons nous pas ressentie en assistant à la messe dite dans cette chapelle élevée au Christ, au milieu de ces montagnes, alors qu'il n'y avait encore que quelques colons dispersés çà et là dans les bois ! C'est bien là le Jésus tel que le fait connaître le catholicisme, courant après les hommes, se mettant à la portée de tous, sous le toit le plus humble, sous les apparences les plus modestes, afin d'attirer à lui les misérables. C'est dans ces églises surtout, comme à la crèche, qu'on s'approche avec confiance et que l'on comprend combien le Christ aime l'humanité. Aussi quel bonheur pour ces pauvres colons de pouvoir venir se consoler auprès de Celui qui seul peut apprendre à souffrir, et même à aimer la souffrance en y attachant un prix infini.

C'est ce qui explique le courage des hardis pionniers s'attachant au sol avec tant d'opiniâtreté, du moment qu'ils aperçoivent non loin d'eux, le signe de ralliement, l'étendard de la croix planté au milieu de leur camp. Comment feraient les femmes, si dans leur ennui et leur isolement, elles ne pouvaient aller de temps à autre puiser du courage à la table qui fait les forts, et si le prêtre n'était là pour baptiser les enfants, et accourir au chevet des malades ? Oui, je le répète, ça été une heureuse idée de la part de notre clergé, que de commencer la colonisation de chaque canton en y érigeant une chapelle.

J'ai prié pour que Dieu conserve ce peuple bon et vertueux digne de servir d'exemple aux populations des grands centres, et pour que la sève abondante et pure qui coule dans ces rameaux de l'arbre national se répande dans son tronc et ses racines, de manière à le régénérer et lui conserver la vie.

J'ai prié pour que Dieu me rende semblable à ces hommes primitifs qui sont les petits que Jésus a tant aimés.

Ah ! que je me sentais inférieur à ces fervents chrétiens qui, après avoir travaillé toute la semaine à des travaux pénibles, venaient, de plusieurs milles, s'agenouiller dans cette église pour y entendre et la messe et les vêpres !!!

Il est digne de remarque que les enfants de chœur s'y distinguaient par leur bonne tenue : bien peignés, mains nettes, surplis propres avec jupon assez long pour cacher un pantalon qu'on ne peut espérer voir toujours de la même couleur sombre. Rien n'est désagréable à l'œil, et je dirai à l'âme, comme, de voir, dans certaines paroisses, arriver dans le sanctuaire les enfants, et même le bedeau, affublés de surplis tirant sur le gris, et d'un jupon se rendant à peine aux genoux, au bas duquel on aperçoit un pantalon bigarré et des souliers crottés. Ça ne convient pas à la sainteté du lieu, car on ne voudrait pas se montrer ainsi dans le salon d'un bourgeois. Il vaut mieux avoir deux enfants de chœur convenablement mis que de voir arriver au pied des autels une volée de perdreaux aux allures effarées et négligées.

Notre présence n'a pu naturellement passer inaperçue. Aussi, après la messe fallut-il nous exécuter et prononcer, M. Beaubien et moi, chacun un discours. M. Beaubien, comme toujours, sut instruire ses auditeurs en les faisant rire. Et moi, je l'avoue, l'émotion me portait à pleurer. Le beau a cet effet sur moi. Or le spectacle d'un groupe de colons, autour de cette église, écoutant avec avidité les réflexions que nous inspirait la circonstance, faisait surgir de mon esprit une foule de pensées qui rejaillissaient sur mon cœur et le gonflait.

Dans l'après-midi nous nous mîmes à faire des visites, non seulement dans le village, mais dans les *côtes*.

Nous fûmes surpris de voir de quel bonheur jouissent la plupart de ces gens qui, il y a quelques années sont allés là pauvres, très pauvres, et qui, aujourd'hui, ont un avenir presque assuré. Ils ont tous des défrichements suffisants pour semer la quantité de grain, de légumes et de fourrage nécessaire à leur existence, et ils ont encore chacun à défricher quelques centaines d'acres qui leur permettront d'élever leur famille avec espoir.

“ Ça été un grand sacrifice, disait l'un d'eux, de quitter Ste Anne des Plaines où j'ai été élevé, de m'éloigner de mes parents, de mes amis. Je commençais même à être âgé, et j'avais le pli des vieilles paroisses ; mais je me disais : en y gardant ma petite terre où je travaille le jour et la nuit pour élever ma famille et vivre dans les dettes, j'aurai pour toute consolation de voir mes enfants prendre la route de l'étranger et m'abandonner pour aller végéter ailleurs. Alors j'ai vendu ma terre et me suis choisi ici des lots que je puis défricher en me faisant aider ; et j'en ai assez grand pour y établir mes enfants qui voudront rester autour de moi. Cette espérance me donne du courage.”

Quand nous visitâmes ces fermes, les grains étaient en pleine croissance, et rien n'était beau comme ces champs de blé, de sarrazin, d'avoine, etc. Les patates y avaient une apparence superbe.

Nous trouvions les *habitants* réunis par groupes, fumant à la porte des chantiers, délibérant sur tout et parlant veaux, vaches, cochons, couvées. Vieux, jeunes, hommes, femmes, garçons et filles, tous paraissaient heureux. Et nous revînmes de notre excursion, en canot, fredonnant le vieux refrain : “ En roulant ma boule roulant. ”

Tous paraissaient heureux, ai-je dit. Cependant, je ne dois pas oublier dans une des familles que nous avons vues une jeune fille aux grands yeux noirs, à la chevelure châtain, au teint brun, qui semblait triste au milieu d'un groupe réuni à la porte d'un chantier. Les voisins et les voisines, garçons, filles et enfants formaient, avec pères et mères, un essaim turbulent ; les uns parlant chevaux et vaches, les autres grains et légumes, quelques uns se contant fleurette, et tissant langoureusement la toile qui devait plus tard envelopper leur existence. J'aurais deviné qu'elle soupirait après quelqu'un d'absent ; car à vingt ans, qui peut nous attrister ? Je voulais m'en assurer en interrogeant le *pater* sur l'histoire de la famille. J'appris, en effet, que l'amoureux de cette jeune fille était marié . . . à une autre. Mais quelle avait été la raison de ce délaissement ? Ils s'aimaient tous deux, paraît-il, et si j'en juge par la mélancolie de cette dulcinée, et surtout par les soupirs que provoquait l'épisode que nous racontait la mère, elle avait, en effet, aimé celui qui l'avait abandonnée. Le père s'est chargé de nous donner la cause de ce bris de mariage. C'est que lui, père, n'a pas voulu donner son consentement. Mais, encore, pourquoi ? Parce que

ce garçon n'était pas bien établi. Il avait bien un lot, mais pas de roulant . . . et sa fille aurait pu avoir de la misère. Ce pauvre garçon désespéré prit une autre compagne, et laissa en larmes au foyer paternel l'objet de ses premières amours. Ce jeune homme est aujourd'hui très à l'aise. C'est l'histoire de bien des jeunes cœurs, dans les villes surtout ; mais, je l'avoue, j'ai été surpris de voir cette théorie mise en pratique à la campagne. Autrefois nos pères épousaient nos mères pour leur aider à vivre et ils travaillaient tous deux, s'encourageant mutuellement, amassant tranquillement de quoi élever leur famille à laquelle ils laissaient, avec la terre qui les avait vus naître, des biens suffisants pour leur assurer un bel avenir. Dans ce bon vieux temps on se contentait de savoir si le prétendant à la *couronne* était honnête, sobre et travaillant. Et on allait, à l'âge de 15 à 20 ans, se promettre aide, assistance, amour, au pied de l'autel, en présence d'un prêtre qui leur donnait une bénédiction avec les promesses faites à Abraham. On se lançait dans l'avenir pleins de courage, on travaillait ferme, et bientôt se multipliait autour des conjoints une famille heureuse, qui avait pour les parents respect et obéissance.

Les choses sont changées, on se marie souvent, trop souvent, par intérêt, et comme stricte conséquence, c'est qu'on se marie vieux, et les familles s'affaiblissent comme le lien qui doit les unir. Où est donc l'amour désintéressé qui faisait envisager l'avenir avec sérénité sous la protection de Dieu, qui soigne les oiseaux des bois et orne le lys des champs ?

En visitant ces familles nous prîmes des renseignements sur l'état de leurs affaires. Nous parcourûmes les champs pour voir leurs grains sans oublier le bétail. Nous avons vu là une bonne race de vache canadienne qui a eu la chance d'échapper au croisement des races étrangères, lequel ne convient pas au caractère de notre race laitière. En effet, comme l'a bien établi M. Couture, médecin-vétérinaire, il ne faut jamais perdre de vue, dans l'élevage, une démarcation bien distincte entre les animaux de boucherie et les animaux laitiers. On ne viendra à mélanger ces deux races qu'en formant une race bâtarde propre ni à la boucherie, ni à la laiterie. Mélangez une race laitière avec une autre race laitière, très bien ; une race de boucherie avec une autre race pour la boucherie, bien ; mais ne mélangez pas une race avec l'autre sous prétexte de tirer deux avantages d'une seule race. Notre petite gente canadienne, qui est excellente pour le lait, doit, à ce compte, être croisée avec les Alderneys, les Ayrshires, mais non avec les grosses races comme les Durhams, etc.

Il nous a fait plaisir de voir, chez le père Nantel, une petite jument canadienne pur sang. Quel beau type que cette bête à la forte encolure, à la crinière épaisse et au poitrail ouvert. Pourquoi s'est-on

départ de cette famille de chevaux propres à tout, à la route comme aux traits, jouissant d'une santé robuste, qui défiait le froid et la misère, pour adopter une race étrangère qui nous a apporté les nœuds, les courbes, les *ring bones*, les . . . je ne sais quoi ! Vive la Canadienne ! Hein, j'allais dire . . . Et ses jolis yeux doux !

Il nous fallut quitter ce beau pays de la Chute aux Iroquois, un des sites les plus propres qu'il nous soit possible d'imaginer à l'établissement d'un village à la fois plaisant et commode pour l'industrie et pour les résidences privées. Et sain, puisqu'il n'y avait là, depuis un an, qu'un individu de mort, et certes, il était assez vieux pour faire un mort. A 96 ans il mourut . . . d'avoir trop mangé. Pendant cette même année six sont morts à la Conception.

A la Chute aux Iroquois on voit, sur la rive est de la Rouge, près du pont, adossée à une colline couverte de troncs dépouillés de leurs feuilles et de leurs écorces que le feu a dévorées, une masure faite de bois de bouleau et entourée d'un petit champ de blé d'Inde ; sur les murs en bois rond de cet abri sont appuyés des canots d'écorce, des appareils de pêche et quelques peaux de bêtes puantes étendues pour sécher. C'est la résidence de Joe Commandant, fils de Joe Commandant 1er, qui depuis longtemps demeure au lac Tremblant, dont on aperçoit les bords dans le lointain, à l'est. Michel Commandant, son frère, est à la Chute aux Bluets, sur la Rouge. Ces trois Iroquois, avec Xavier Micon, qui demeure à la Montagne du Sauvage, s'étaient taillé un héritage dans ces vastes domaines ; mais comme ces grands seigneurs ne se livrent jamais qu'au noble métier de la pêche et de la chasse, ils ont négligé la culture de leurs terres. Ils faisaient grande vie dans ces forêts peuplées d'ours, d'orignaux, de loutres, de castors, de visons, de perdrix, etc. Aussi fallait-il les voir quand, en hiver, leurs frères du Lac ou de Cagnauwaga allaient, sous les étendards de saint Hubert, y sonner la Valse Aller ou l'Hallalli.

Comme ils faisaient bonne chaire sous les tentes enfumées de la Nord ou de la Rouge ! Aussi descendaient-ils le printemps avec des charges énormes de pelleteries qu'ils trafiquaient à St-Jérôme, en passant au comptoir de M. de Montigny, qui échangeait avec eux, vivres, provisions et argent.

Et ces sauvages, maîtres de la forêt, se laissaient aller au fil de l'eau, évitant les rapides par des portages, jusqu'à l'Ottawa, où se trouve Oka, et jusqu'à Cagnauwaga, sur le St-Laurent. Ils y passaient l'été dans le *far-niente*, mangeant leurs rentes avec le capital, sans souci et sans prévoyance, n'ayant de goût ni pour l'agriculture, ni pour l'industrie, laissant aux femmes le soin de travailler les raçades, le porc-épic ou l'osier pour subvenir aux besoins de la famille, quand le produit de la chasse ne suffisait pas.

Aujourd'hui que le gibier s'est éloigné, ils ne fréquentent guère ces parages, et les femmes suppléent par leur industrie à ce qui manque à une existence que le seul gain que trouvent ces hommes à conduire les voyageurs à travers les rapides des rivières flottables, est impuissant à soutenir.

Il ne reste donc plus, dans le Nord, que les familles que j'ai nommées. Joe Commandant, qui est à la Chute, semble regarder en philosophe le trémoussement des blancs autour de lui. Il s'étonne qu'on se morfonde à défricher la forêt. Il prétend vivre mieux que tous ces gens-là. " Si je veux un lièvre, dit-il, je l'ai ; si je veux manger une perdrix, je vais la chercher ; si je veux me régaler de poisson, je le prends, tandis que le canayen, de la galette, toujours."

Mais quand le gibier manque, par exemple, il faut se frotter le ventre. Ah bah ! c'est encore pareil, alors il dort. Personne mieux qu'un sauvage n'a compris ce proverbe : " Qui dort dîne."

### XIII

Le matin, à bonne heure, le soleil n'était pas encore sorti de sa couche empourprée, quand nos chevaux hennissaient attelés dans la cour de l'hôtel Renaud. Il le fallait bien, car la journée s'annonçait chaude et nous voulions profiter de la fraîche ! Quelle belle matinée ! Les vapeurs s'échappaient de la rivière et des lacs qui semblaient secouer les gazes de leur couche, pour sourire à l'aube matinale, les odeurs des prés embaumaient l'air ; la rosée brillait des teintes de l'aurore, les oiseaux gazouillaient dans les branches des grands arbres, et les animaux ruminaient aux barrières du parc en attendant les fermières qui venaient les unes après les autres traire qui Marrette, qui Rougette, qui Barrée, etc. Et nous partons flamberge au vent, pavillon à la tête des chevaux. On jetait aux échos des alentours des détonations de nos armes, des cris de nos poitrines et le refrain zouavitique :

C'est le bataillon, morbleu !  
Des zouaves du bon Dieu.

Et nous étions déjà sur les hauteurs qui dominent le village quand l'Angelus sonna du haut du clocher de l'église. *Ave Maria...* Et la Chute aux Iroquois disparut derrière nous, et la forêt s'épaississait.

Nous quittons le canton Joly, l'un des plus riches du nord et qui comptait, en 1880, 13934 acres de terre arpentées et mis en vente.

En 1883 on constatait que sur le chemin qui conduit de la Chûte aux Iroquois au lac Maskinongé (Canton Minerve) tous les lots étaient

concedés dans Joly, et la population y était alors d'à peu près 300 âmes.

Cette même année fut construit un pont sur le chemin entre la Chûte aux Iroquois et le lac Macassé.

Nous entrons dans le Canton Marchand, que longe la Rouge à l'est, et qui est un des plus beaux cantons du Nord.

De la Chûte des Pins à quelques milles de la Chute aux Iroquois on prend le chemin Chapleau, qui est aujourd'hui presque tout construit. Ce chemin part de la Rivière Rouge, près du Rapide des Pins, dans Marchand, traverse ce canton, celui de Loranger et celui de Montigny, puis se continue presqu'en ligne droite jusqu'au canton Kiamika, sur la rivière La Lièvre.

Cette route, par la quantité et la qualité des terres qu'elle ouvre à la colonisation, est peut-être la plus importante de tout le nord. Elle pourra même servir de débouché aux établissements de la rivière du Lièvre qui communique presqu'en ligne directe avec Notre-Dame du Désert, sur la Gatineau, où les Rév. Pères Oblats ont un établissement. Ce chemin jusqu'à la Kiamika a été fait sous la conduite intelligente de M. Pierre Bohémier.

Nous voilà lancés en pleine forêt de merisiers, d'érables, de hêtres; et tantôt dans les ravins, tantôt sur le flanc des montagnes, nous traversons des ruisseaux pittoresques qui nous annoncent le voisinage de poétiques nappes d'eau.

Or, à tout moment nos éclaireurs crient : " Voilà un lac. " En effet, à travers les arbres nous apercevons, là au fond d'un grand ravin creux, un étang en partie couvert d'herbes aquatiques, et dont les abords sont mousseux. Du rivage s'élèvent de grands hérons qui semblent se douter que nous avons parmi nous des Nemrods. Comme fiche de consolation nos jeunes amis leur envoient un salut désespéré de cris sauvages, qui jettent l'alarme jusque chez les grenouilles de la localité, et il y en a, je vous en répons, et de grosses aussi. Dire que pas un colon ne s'est encore imaginé d'utiliser ces chétives pécores,... pas pour *essoucher*, dame ! mais pour en faire un plat dont nos gourmets se lèchent les barbes. Il paraît pourtant que c'est excellent. Dire que moi-même je n'en ai jamais mangé qu'approximativement. Tout de même, en cas que ce met plaise à la génération qui pousse aux alentours des lacs, (et pour cela il ne faut que l'élever avec l'idée que ce n'est pas écœurant), je vais donner une recette que je prends dans un petit livre de cuisine, publié par un ancien chef de cuisine, en collaboration avec un docteur en médecine, ni plus ni moins. Et puis ça sert d'entrée ou de rôti. Comme entrée on les prépare à la poulette. Or, pour faire *accroire* que c'est de la poulette, voici comment on les prépare, ces bonnes grenouilles.

Passes les cuisses de grenouilles (rien que les cuisses, nom d'un p'tit bonhomme!) à l'eau bouillante et jetez-les dans l'eau froide; mettez dans une casserole ou poêle un morceau de beurre, une pincée de farine, clous de girofle, des plantes aromatiques telles que thym, persil, sarriette, poivre et sel. Mouillez avec un peu de bouillon et de vin blanc ou un peu de vinaigre, mettez vos grenouilles, (toujours les cuisses,) dans cette sauce, et ne les laissez cuire qu'un quart d'heure. Au moment de servir, ajoutez deux ou trois jaunes d'œufs battus.—  
 Bon, très bon, ... pour ceux qui l'aiment—c'est-à-dire ceux qui n'en ont pas dédain. Moi, ça dépend de l'éducation, je n'ai jamais mordu à cet appât.

Voulez-vous les manger frites, écoutez, messieurs et mesdames, et vous allez voir comme le procédé est facile : Faites mariner des cuisses de grenouilles pendant une heure avec moitié eau et moitié vinaigre, des tranches d'oignons, gousses d'ail, thym, laurier, clous de girofle, poivre et sel. Puis faites les égoutter et farinez les pour les faire frire. On peut, au lieu de les fariner, les jeter dans une pâte à frire, faite avec de la farine délayée avec un peu d'eau, de vin blanc, d'huile et de sel, la pâte ne doit pas être trop claire. Servez et vous m'en direz des nouvelles.

Pauvres grenouilles, comme elles vont m'en vouloir d'apprendre à les manger ! C'est à elles maintenant de s'organiser pour se protéger. Et pourquoi ne pas appeler à leur secours la société protectrice des animaux ? En étudiant leur constitution les savants pourraient trouver le moyen de leur extraire les pattes sans souffrance, et les cuisses aussi, beau dommage.

La pile de Volta, qui leur doit son existence, profitera peut-être de la circonstance pour leur témoigner sa reconnaissance en rendant leurs cuisses périodiques, comme un autre fruit. Je m'arrête, bonjour les grenouilles, et au revoir au grand Vatel ou chez Mde Duperrouzel, quand j'aurai appris à vous apprécier.

Un fruit qui n'est pas utilisé et qui croît en abondance autour de ces lacs, ce sont les ottoëas ou canneberge. Voici ce que dit de ce fruit notre grand naturaliste, l'abbé Prouvancher ; il donne la manière de le cultiver, à la page 128 du "Verger, Potager et Parterre" :

" Il n'y a guère de fermes en Canada où cette culture ne pourrait être pratiquée. Toutes les terres avoisinant le fleuve ou quelque rivière, présentent d'ordinaire quelques bas-fonds où la canneberge peut croître avantageusement. Mais même éloigné du fleuve ou de toute autre rivière, n'y a-t-il pas sur votre terre en quelque endroit, un marais, une savane ou petite vallée qui se couvre d'eau à l'automne, et souvent pour tout l'hiver, bien que la chaleur et l'absence des pluies puissent les dessécher pendant l'été ? Voilà la meilleure place possible

pour y assoir votre culture, pourvu que son humidité ne vienne pas de quelque source trop froide qui arrête presque toute végétation. Et ce marais ou cette savane qui maintenant ne vous rapporte rien, mais vous est même très nuisible parfois, peut être amené avec un peu de soin à vous donner des produits que ne pourraient égaler en valeur, à mesure égale, les arpents les mieux cultivés de votre ferme ; puisque les canneberges, une fois bien établies, donnent, année commune, 150 à 200 minots par arpent, qui à raison de \$2 le minot, vous donneront de \$300 à \$400, ce que certainement ne pourra vous rapporter aucune céréale, ni même aucune racine."

Nous cheminons gaiement dans ce pays grandiose où la nature est forte, en passant sous ces hautes érables, dont les rameaux forment sur notre route des arcs majestueux. Pas de parc plus beau que ces solitudes que protègent de leurs grands bras ces géants séculaires qui semblent, là, imposer silence au bruit étranger pour écouter les mille voix qui s'élèvent du sein des forêts. C'est le roitelet qui siffle en duo son petit refrain sur le ton de l'interrogation ; le merle qui roule dans son gosier les notes les plus tendres.—Aussi est-ce le temps où les petits sont nés.

Là-bas est une cascade qui gémit en se jetant sur les pierres du ruisseau, et du sein de ce sol, enrichi des dépouilles annuelles de la végétation, s'échappe une odeur variée des fleurs sauvages et des feuilles croissantes. Des allées formées par le passage fréquent des chevreuils, qui viennent s'abreuver aux lacs, ménagent des éclaircis où se plonge l'œil enchanté. Des ponts rustiques jetés sur les ruisseaux offrent toutes les originalités de la nature. Les troncs renversés à leurs côtés ajoutent à leur aspect champêtre une grande solidité. Sur le bord du grand chemin, des arbres couchés par le vent qui s'engouffre dans ce vaste tunnel, soulèvent leurs racines chevelues, comme pour nous montrer le secret de leur force ; les plantes les plus variées garnissent les allées de ce parc féérique où tout se trouve : rochers, vallons, collines, lacs, ruisseaux, arbres, plantes, pavillon, terreau excellent, fleurs variées. A qui est donc destiné ce royal domaine où courent l'orignal, l'ours et le lièvre, où voltigent la perdrix, l'outarde et le canard ? Ce ne sont pas Le Nôtre, le Brun, Girardon, Lauvois, qui y ont travaillé, mais bien cet architecte divin qu'ils ont essayé d'imiter. Le seigneur que ce séjour attend, c'est le colon, qui peut là s'entourer d'affection et d'espérance.

C'est là, dans ces grands bois de hêtres, que la tourte, espèce de tourterelle, se dirigeait autrefois en nombre incroyable. Qui donc conduisait ces pigeons sauvages dans cette direction plutôt que dans une autre ? Est-ce aux sens ou à l'intelligence qu'il faut attribuer ce phénomène ? " Assurément, dit un naturaliste, ce n'est pas à la vue, ni à

l'ouïe, ni au toucher, ni au goût, ni à l'odorat. Ces phénomènes ne peuvent s'expliquer que par la sensibilité générale de l'oiseau, par son impressionnabilité au chaud et au froid. Lancé dans l'atmosphère il se dirige d'après les sensations qu'il éprouve ; il sait quelle sortie il doit suivre pour gagner le nord ou le sud. Sa sensibilité lui sert de boussole et de thermomètre."

Nous nous avançons à petit train, car outre qu'à certains endroits la route était gâtée par les eaux du printemps, nous avons à attendre nos joyeux compagnons qui, le fusil au bras, gambadaient de droite et de gauche.

Oh ! que c'est donc beau, ces montagnes hautes et chevelues, ces ravins sauvages, ces lacs profonds qui irriguent le sol !

De distance en distance on aperçoit un défrichement qu'un *squatter* a fait sur un lot, avant que le canton fût arpenté, afin de le choisir chez l'agent des terres avant tout autre, quand il sera en vente. Là est un *chantier* barricadé, construit par un voyageur qui est allé faire la *drave* et gagner de quoi défricher. Ici est une cabane vacante qu'un ouvrier, qui travaille en ville, a construit pour y loger les hommes à gages qu'il envoie faire de la terre neuve.

Près de la décharge d'un lac se présente une habitation où toute une famille est en mouvement : les uns abattent les grands arbres, qui en tombant mêlent au grondement de leur chute les craquements de leurs branches qui se brisent ; les autres débitent les troncs couchés en billes de huit pieds ; les grands garçons *effarouchent*. Les bûcherons suspendent les haches et ramassent les gros morceaux et les mettent en tas, puis les enfants y portent les petites branches. Et puis par un temps sec on promène la torche dans ces amas fanés qui grillent en pétillant. Dans ces foyers ardents se font entendre des bruits divers : c'est le vent qui s'engouffre dans l'espace réchauffé ; c'est la sève qui bout sous l'écorce qui éclate ; c'est l'insecte qui sent la chaleur envahir son gîte ; c'est la branche qui se brise ; c'est le cadavre qui s'affaisse. Et puis, de ces tronçons calcinés s'élève une flamme qui tourbillonne en sifflant.

Et quand le monceau noirci s'est écrasé à demi consumé, les débris sont ramassés, remis en tas, brûlés de nouveau et consumés en cendres. On les recueille quelquefois pour en faire de la lessive qu'on réduit en potasse.

Sur ce sol on jettera de la semence de blé-sarrasin ou de la graine de navets, après l'avoir déchiré avec la pioche ou la charrue traînée par des bœufs. Et puis, Dieu fera le reste.

Il faut le voir, ce colon, avec ses deux grands bœufs blancs marqués de roux. Comme ces animaux ont l'air bête et comme ils sont fins ! Ils vous traînent des charges, mais, dame ! d'un pas tranquille et lent,

comme au temps de cet heureux temps, où ils promenaient dans Paris les monarques indolents. Pauvre animal va, comme tu me fais réfléchir sur ta patience et ta constance au travail ! Quelle leçon tu nous donnes en nous apprenant à creuser tranquillement le sillon d'où doit surgir le bien-être, et souvent la fortune, mais la fortune solide ! Et puis, comment, en voyant ces animaux si forts, munis de cornes aiguës, se ployer si docilement aux volontés de l'homme, ne pas penser à la bonté de Celui qui les a faits pour nous, pour notre utilité, en leur commandant de nous obéir !

Mais ce n'est pas tout : sur le bord de la route se présentent des plantes aromatiques, médicinales et industrielles, qui invitent l'homme à s'en servir ; les lacs lui offrent le poisson qui y fourmille ; dans les bois un gibier abondant se tient à sa disposition. Mon Dieu ! avec quelle générosité vous avez traité l'homme ! Aussi cette prodigalité devrait-elle faire surgir de nos cœurs de continuelles actions de grâces.

*“ Benedicite, omnia opera Domini, Domino ; laudate et super exaltate eum in secula ! !*

# DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE (1)

---

## II

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Une deuxième goutte d'eau.

Ma première correspondance racontait comme le dictionnaire de l'abbé Tanguay peut être utile à celui qui, ayant le culte des ancêtres, entreprend des recherches sur sa généalogie ; celle-ci démontrera les services plus grands qu'il est appelé à rendre à l'histoire.

\* \* \*

En 1883, je préparais une étude sur la Seigneurie de Blainville, où se trouvent situés la paroisse de Ste Thérèse et ce collège que j'ai tant aimé.

Cette seigneurie s'appela d'abord *Les Mille Isles*, à raison du grand nombre d'îles, coquettes et charmantes, que forme la rivière qui la sépare de l'Isle Jésus. Elle fut concédée dès 1683, à M. Sidrac Dugué, capitaine au régiment de Carignan.

Une partie des Mille-Isles passa à M. Charles Gaspard Piot de Langloiserie, capitaine, major de Montréal, lieutenant du roi, chevalier de St Louis, par son mariage avec demoiselle Marie Thérèse Dugué.

Elle tomba de Langloiserie en Blainville, par le mariage de demoiselle Suzanne Piot de Langloiserie avec M. Jean-Baptiste Céloron de Blainville.

C'est sous le règne des deux demoiselles de Blainville, Thérèse et Marie-Hypolite, mariées, la première à Jacques Nolan de Lamarque, et la seconde à Louis Hugues Hertel de Chambly, que fut érigée, en 1785, la paroisse de Ste Thérèse : de là Ste Thérèse de Blainville et non Ste Thérèse des Mille-Isles.

Mais, de grâce, me direz-vous, qu'est-ce que le Dictionnaire Généalogique a à faire dans cette succession de familles ?

—Espérez un peu, j'arrive.

\* \* \*

---

(1) Cet article avait été écrit pour un journal de cette ville.

M. Sidrac Dugué, premier seigneur des Mille-Isles, m'intéressait. Il était un des capitaines de ce régiment de Carignan qui sauva la colonie, et il avait occupé en France le même grade dans le régiment de Chambelle. Il joua un certain rôle dans les affaires militaires du temps. Il est qualifié dans les registres et autres documents publics de " noble homme, " de " sieur de Boisbriant " dans le haut de l'Isle de Montréal et de " seigneur de l'Isle de Ste Thérèse, " en face de Varennes. Il fut commandant de Villemarie en 1670 et 1671. Il conduisait l'avant-garde de l'armée dans ce voyage militaire que M. de Frontenac fit au lac Ontario, alors qu'il construisit le fort Frontenac ou Catarakoui à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Kingston. Dans l'expédition de M. de la Barre contre les Iroquois en 1684, il commandait les milices de Montréal et des environs ; et dans celle que M. de Denonville dirigea en 1687, contre les Tsonnonthouans, il avait sous ses ordres, en sa qualité de plus vieil officier du régiment de Carignan, toutes les milices du Canada.

—De quelle partie de la France vient M. Dugué ?

—Le Dictionnaire généalogique me répond : De Perseuil, évêché de Nantes. Son père était Pierre Dugué, sieur de la Boulardière, et sa mère Perinne de Chambelle, fille de Messire Sidrac de Chambelle, maréchal des camps et armées du roi, lieutenant du roi à Dunkerque et gouverneur pour le service du roi à Béthune.

—Quelle était la femme de M. Dugué ?

—Marie Moyen, répond encore le dictionnaire, la sœur d'Elizabeth Moyen, dont la captivité chez les Iroquois est si touchante, et qui épousa plus tard le major Lambert Closse, le héros de Montréal, comme l'appelle Marie de l'Incarnation.

Puis le dictionnaire reconstruisit sous mes yeux la famille Dugué avec la date des naissances, l'époque des mariages, l'année des sépultures. Je prenais plaisir à voir apparaître les enfants l'un après l'autre au " bouquet de la vie : " Jean-Sidrac, Marie-Thérèse, Jacques, Pierre, Jeanne, Joseph-François, Elizabeth, Marie Charlotte, Jeanne-Cécile. Je les suivais, lorsqu'ils quittaient la maison paternelle pour contracter, la plupart, des alliances considérables ; il me semblait assister aux réjouissances de leurs noces. Quelques-uns descendaient dans la tombe à la fleur de leur âge, les crêpes du deuil voilaient tous les fronts ; mais un nouvel ange venant remplir la place restée vide, ramenait la joie au foyer. Je vivais de la vie de cette famille, de ses peines, de ses revers, de ses succès, de ses allégresses. Sidrac Dugué n'était plus pour moi un être froid, impassible, isolé, indifférent ; il était devenu un ami, une vieille connaissance, un intime. L'histoire ne m'était plus un squelette décharné, mais bien une réalité vivante.

Le dictionnaire me procura les mêmes jouissances pour les Piot de

Langloiserie et les Céloron de Blainville, en rattachant et groupant autour du personnage principal, qui faisait l'objet de mes recherches, une foule de figures intéressantes : un Boisbriant qui suivit à la raquette d'Iberville, lorsqu'il fit en plein cœur d'hiver la conquête de l'île de Terre-neuve ; une Eury de la Péronnelle, veuve de Blainville, qui entra en religion chez les Sœurs Grises de Montréal ; une Piot qui fut la neuvième supérieure des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame ; un Louis Hector Piot de Langloiserie qui s'adressa, en 1726, à la législature de New-York, afin d'obtenir un droit exclusif de pêche pour ce poisson appelé en anglais " Purpoise. "

Permettez moi une petite digression, ce document est trop singulier, je ne puis résister au plaisir de le citer ici. Il est tiré du " Journal des Votes et délibérations de l'assemblée de New-York. " Le nombre d'années que devait couvrir le privilège est laissé en blanc.

" Die Jovis, 9 hrs a. m., avril 14, 1726. The Bill entitled " An act to entitle Lewis Hector Piot de Langloiserie to the sole fishery of purpoise in the province of New-York during the term of        years was read for the second time and ordered to be committed to Col. Hicks, M. Hutchinson, M. Garretson and Col. Sillwell, or any three of them. "

Quel homme dans la province, à part M. Tanguay, aurait pu me procurer cette satisfaction délicate et secrète de vivre dans l'intimité des générations éteintes, de relever de la poussière du tombeau des morts illustres, de reconstituer leurs familles au complet, et de suivre dans toutes ses ramifications l'épanouissement d'une noble race ? comment aller consulter les registres de Montréal, de Québec, de Lachine, de Varennes, de Sorel, et de cent autres endroits divers ? Et quand bien même vous auriez le loisir et la fortune pour aller interroger vous-même les documents originaux, par défaut de contrôle, de points de comparaison et de renseignements préliminaires, nécessairement il vous échappera dans vos recherches une foule de détails curieux ou d'accessoires importants. Mais le Dictionnaire généalogique, sans qu'il en coûte un pas ni un sou, vous apporte sur votre table tous les registres du pays, étudiés, compulsés, confrontés, complétés. Le sentier est tracé, vous n'avez plus qu'à le suivre, et vous arrivez à des merveilles.

\*  
\* \* \*

Cependant, chemin faisant, je me heurtai à un obstacle, et la fidélité du dictionnaire fut soumise à une rude épreuve.

Je tairai les noms, je donnerai les dates. M. Charles X. se maria à mademoiselle Thérèse Z. le 15 août 1691 ; et la naissance de leur premier enfant Marie Charlotte, était enregistrée au quantième du 11

mai de cette même année, trois mois avant le mariage. Comment concilier cela ?

“ Tout simplement, me dis-je, il y a erreur de date. Marie Charlotte est née le 11 mai 1692, neuf mois moins quatre jours après l'union matrimoniale de ses parents. Pas du tout objecte le dictionnaire, une autre petite sœur naît le 30 août 1692 ; et il ne se trouverait à y avoir que trois mois et dix-neuf jours entre les deux naissances. C'est bien, repris-je, pas la peine de chicaner ; reculons le mariage au 15 août 1690, et tout s'accordera. ”

Je n'étais aucunement scandalisé. Le dictionnaire jusque là m'avait apporté tant de preuves d'exactitude, que je me sentais indulgent pour ce qui me paraissait un *lapsus calami*. C'était tout simplement une transposition de chiffres, bien excusable dans un ouvrage de ce genre.

Les compositeurs font tant de fautes d'impression et il est si facile, en corrigeant les épreuves, de laisser passer 91 pour 90, surtout quand rien dans le contexte ne vient démontrer l'absurdité du changement.

Monsieur X. et mademoiselle Z. se seraient donc mariés le 16 août 1690, c'était là ma conviction ; cependant je ne voulus pas l'écrire comme fait historique, avant d'en avoir acquis une preuve certaine. Après bien des recherches, je trouvai l'acte de baptême de Marie Charlotte dans une précieuse collection de manuscrits que M. l'abbé Verreau avait eu l'obligeance de mettre à ma disposition. Jugez de ma surprise, lorsque je lus cette phrase : “ le 11 mai 1691, baptême de Marie Charlotte, fille de Charles X., à ce que dit la mère, demoiselle Thérèse Z. ” Remarquez ces mots, à ce que dit la mère ; c'est une hardiesse de franc-parler officiel qu'on ne se permettrait plus aujourd'hui. Et que dites-vous de la malice qu'il y a dans le nom *Charlotte*, qui rappelle le père, Charles ?

Je compris tout. Ni plus ni moins, les futurs, comme diraient les Métis du Nord-Ouest, avaient *passé devant l'église*. Ils avaient eu tort, certainement ; mais le dictionnaire, lui, encore une fois, avait raison.

\* \* \*

Elles sont bien justes, ces paroles de la préface qui se lit en tête du premier volume de l'ouvrage de M. Tanguay : “ Les dates, les noms, les généalogies sont les éléments de l'histoire. L'historien ne peut rien supposer ; il doit partir du fait. On a dit : rien n'est si entêté qu'un fait. On aurait pu ajouter : rien n'est aussi redoutable qu'un fait ignoré.....Parmi les renseignements dont l'absence peut causer un grand nombre d'erreurs, les plus utiles sans contredit sont ceux

qui constatent l'existence, l'âge, la demeure des personnes qui figurent dans un récit. Nos écrivains salueront avec bonheur, je l'espère, un ouvrage qui abrège considérablement leurs recherches, fera en quelque sorte disparaître les distances et décuplera le temps, si précieux pour leurs travaux. "

J. B. PROULX, Ptre.

# LES ACADIENS APRES LEUR DISPERSION<sup>(1)</sup>

(1755-1775.)

---

## II.

Le 18 novembre 1755, un vent d'orage poussa dans les eaux de la Delaware, trois navires chargés de quatre cent cinquante-quatre Acadiens, parmi lesquels la maladie, causée par les chagrins, les fatigues de la mer et les mauvais traitements, avait commencé à faire des ravages. Plus d'un de ces passagers portaient déjà sur ses traits, l'empreinte de la mort.

La première impression créée dans la Pennsylvanie par la présence des Acadiens fut un sentiment d'appréhension, chez une classe de la population imbue de préjugés religieux. Elle crut au danger d'une conspiration parmi les catholiques irlandais et allemands, enhardis, croyait-elle, par ce surcroit de leurs coreligionnaires. Au milieu de l'irritation excitée contre les Acadiens par ces vagues rumeurs, quelques citoyens de Philadelphie, n'eurent pas honte de proposer de les mettre en vente comme esclaves ; les Acadiens se révoltèrent avec toute la fierté et l'indignation de leur sang français, protestèrent même par des requêtes contre ce criminel projet qui n'eut pas de suite. Heureusement que d'autres citoyens rachetèrent l'honneur de la Pennsylvanie par leur humanité et leurs soins charitables.

La reconnaissance du peuple proscrit a placé le nom du philanthrope Benezet à côté de celui du père Harding, ce missionnaire compatissant dont la charité fut sans bornes et qui put, grâce à sa qualité de prêtre, offrir aux proscrits en même temps que ses aumônes, les consolations de son ministère. Il leur administra les sacrements, leur dit la sainte messe et les assista à leurs derniers instants. Ces cœurs brisés trouvaient aux pieds de ce saint prêtre, la force de pardonner à ceux qui les faisaient mourir loin des leurs, sur une terre étrangère ; mais ils étaient devenus semblables à des plantes arrachées du sol ; ils ne pouvaient plus se reprendre à la vie. Plus de la moitié moururent

---

(1) Du *Paris-Canada*.

peu de temps après leur arrivée [1]. La nostalgie les tuait autant que la misère, comme l'exilé antique, ils expiraient en tournant les yeux vers leur patrie :

“...et dulces moriens, reminiscitur Argos”

### III

Dans le Sud, les Acadiens furent reçus avec humanité ; mais le Nord resta fermé à la compassion. Lorsqu'au mois d'août, un parti de soixante-dix-huit proscrits descendirent de leurs bateaux pour se reposer dans une anse de Long-Island, ils furent saisis par ordre de sir Charles Hardy, quoiqu'ils eussent des passeports signés par les gouverneurs de la Caroline du Sud et de la province, en divers villages écartés, où les magistrats eurent ordre d'asservir les adultes au travail et de s'emparer des enfants “ pour en faire de bons et utiles sujets”, autrement dit, des protestants [2]. Cinquante neuf garçons et quarante-neuf filles furent ainsi distribués dans les comtés de Westchester et d'Orange.

Quelque dur que fût le sort de ces infortunés, il ne parut pas encore assez au gré de leurs fanatiques ennemis ; l'année suivante, ordre fut donné de les jeter en prison ; et, raconte M. Gilmory Shea, dans tout l'espace qui s'étend depuis Richmond en gagnant vers le Nord, cet arrêt fut mis à exécution. Vers cette époque, un groupe de ces confesseurs de la foi était réuni dans quelques maisons voisines de la traverse de Brooklyn, dont il existe une ancienne vue indiquant ces maisons. En juillet 1756, sept embarcations portant quatre-vingt-dix exilés longeaient la côte méridionale du Massachusetts ; eux aussi, furent arrêtés à leur entrée dans un havre, et dispersés par les autorités locales qui leur arrachèrent les passeports dont ils étaient munis, en maudissant les braves sudistes qui leur avaient montré de la sympathie.

De son côté, la Virginie n'eut qu'une voix pour repousser les Acadiens ; mais cette hostilité même eut pour résultat la rentrée d'une partie d'entre eux en France. L'Angleterre, cédant aux énergiques remontrances des Virginiens, fit transporter trois cents trente-six de ces Acadiens à Liverpool où ils furent retenus sept ans comme prisonniers de guerre. On leur promit la liberté s'ils voulaient apostasier ; un ministre presbytérien leur fut même envoyé pour leur faire cette proposition. Le duc d'York fit la même tentative ; mais malgré qu'un de

(1) *American Catholic Quarterly Review : the Acadian Confessors of the Faith.* October 1884, p. 606. Thompson Westcott, *History of Philadelphia.*

(2) *New-York Col., Doc.,* vol. VIII, p. 125.

ces malheureux fût déjà mort demisère, ils restèrent tous fidèles à leur foi (1). A la conclusion de la paix, et grâce en partie aux efforts de l'abbé Leloutre, leur ancien missionnaire, ils entrèrent en France où ils obtinrent des terres dans le Poitou, dans le Berry et à Belle-Isle-en-Mer où leurs descendants existent encore.

Le Maryland paraît ne s'être pas inquiété des déportés abandonnés sur ses rivages. Il les laissa libres, soit de s'éloigner, soit de se créer une nouvelle existence dans le pays où la présence de catholiques descendants de la colonie de Lord Baltimore, décida un certain nombre à se fixer. Un groupe fit voile vers les Antilles ; d'autres cédèrent à l'invincible besoin de revoir leurs foyers (2). Quelques-uns ne craignirent pas de s'aventurer à travers les immenses forêts, d'affronter les partis de Sauvages qui les infestaient, afin d'arriver jusqu'au Canada, où ils espéraient retrouver des membres de leur familles dont ils ignoraient le sort. Plusieurs détachements partis d'autres points du littoral avaient entrepris le même trajet.

Au nombre de ces fugitifs était un jeune homme âgé de dix-huit ans, nommé Etienne Hébert, enlevé de la paroisse de Grand-Pré où il habitait le vallon du Petit Ruisseau, dans la concession dite des Hébert. Séparé de ses frères qui avaient été jetés, l'un dans le Massachusets, l'autre dans le Maryland, et le troisième dans un autre endroit, tandis que lui-même, débarqué à Philadelphie, avait été mis au service d'un officier de l'armée, il n'eut pas de repos jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses frères qu'il croyait rendus au Canada. Frustré dans ses espérances, à son arrivée, mais non découragé, il se fit concéder des terres dans la seigneurie de Bécancourt, et repartit en hiver monté sur des raquettes. Après bien des recherches, il eut la joie de les ramener tous les trois ; l'un était à Worcester, l'autre à Baltimore et le troisième dans un village dont le nom a été oublié. Les quatre frères s'établirent voisins l'un de l'autre à Saint-Grégoire où ils ne tardèrent pas à prospérer.

Un jour Etienne Hébert apprit qu'une de ces voisines de Grand-Pré du nom de Josephite Babin, qu'il avait eu l'intention d'épouser, avait été emmenée à Québec où elle vivait, avec une de ses sœurs, sous la protection d'exilés comme elle. Malgré une longue séparation, elle ne l'avait pas oublié et n'avait jamais perdu l'espérance de le revoir. Ils se revirent en effet : Hébert, de son côté, lui étant resté fidèle. Ils pleurèrent longtemps au souvenir de Grand-Pré, au souvenir de tant de parents et d'amis morts et disparus. Peu de jours après, ils étaient unis pour ne plus se séparer.

---

(1) *Brynmer's Report on Canadian Archives*, 1881, p. 151.

(2) *American Catholic Quarterly Review : the Acadian Confessors of the Faith*, October 1884 p. 606.

Qu'on ouvre *Evangeline* et l'on verra que toute la trame de ce poème est dans cet épisode, à la seule différence qu'Evangeline ne retrouve Gabriel qu'à son lit de mort.

Les quatre frères Hébert sont devenus la souche de nombreuses et honorables familles répandues au Canada. Huit de ces familles occupent encore aujourd'hui le rang des Hébert dans la paroisse de Saint-Grégoire.

Un grand nombre d'Acadiens s'étaient donné rendez-vous au Canada ; ils y reçurent un accueil fraternel, malgré les temps de misère qu'on avait traversés. De son côté, le gouvernement fit de grands frais pour venir à leur secours. L'abbé Le Guerne, ancien missionnaire des Acadiens, en rend un témoignage particulier dans une lettre à Mgr de Pontbriand. L'Évêque de Québec était l'écho des sympathies du peuple et du clergé dans la réponse où il exprimait sa profonde affliction pour les infortunes des Acadiens : " Hélas ! ajoutait-il, que de misères à souffrir malgré toute la dépense ! (1)"

Il y eut, malheureusement, quelques Canadiens, indignes du sang français, des misérables de l'école de Bigot et Vergor qui profitèrent de la naïveté des Acadiens pour exercer contre quelques-uns d'entre eux de honteuses extorsions ; mais ce ne furent là que des cas isolés comme il s'en rencontre en tout pays, et qu'il serait souverainement injuste d'imputer à la masse de la population.

Les prêtres de Saint-Sulpice offrirent aux exilés des terres dans leurs seigneuries, leur fournirent des secours et même des animaux pour commencer l'ouverture de leurs fermes. Ce fut l'origine de la paroisse de Saint-Jacques de l'Acigian. D'autres groupes fondèrent celles de Saint-Grégoire et de l'Acadie, ouvrirent une partie de Nicolet et d'Yamachiche où une des concessions porte encore le nom d'Acadie. A Saint-Gervais et à Saint-Charles, près Québec, les concessions peuplées par les exilés s'appellent encore aujourd'hui *les Cadies*.

Le successeur de Mgr de Pontbriand sur le siège de Québec, Mgr Briand, envoya un de ses prêtres dans les colonies anglaises pour y recruter des familles acadiennes auxquelles il assurait des établissements au Canada. Ce jeune prêtre était un des exilés que l'évêque avait protégé et ordonné tout exprès pour cette œuvre de charité. L'abbé Breau ramena, en effet, un bon nombre de familles qui reçurent des terres auprès de leurs compagnons d'exil à Saint-Jacques de l'Acigian ; l'abbé Breau lui-même devint leur premier curé.

---

(1) Archives de l'archevêché de Québec. Lettre de Mgr de Pontbriand à l'abbé Le Guerne. 28 juillet 1756.

## IV

Sur une ancienne vue de Baltimore, on distingue, près du Palais de Justice, une maison bâtie, paraît-il, dès l'année 1740, par un colon irlandais, Edward Fotterall. C'est dans cette maison inachevée et inoccupée que plusieurs familles acadiennes s'établirent à leur arrivée dans le Maryland. Elles y apprirent bientôt qu'un missionnaire, le Père Ashton, résidait à 15 milles de Baltimore, et elles lui envoyèrent une députation pour le prier de leur accorder l'assistance de son ministère. La première messe dite à Baltimore, remarque à ce sujet M. Shea eut lieu dans cette maison abandonnée, sur un autel improvisé, en présence d'une poignée de proscrits acadiens et d'Irlandais catholiques. Malgré la proximité de coreligionnaires, les Acadiens ne s'implantèrent cependant pas plus dans le Maryland, que dans les autres colonies où ils furent jetés. Presque tous ceux qui n'y trouvèrent pas une mort prématurée, s'enfuirent dans des contrées plus hospitalières.

Les malheureux Acadiens ont inspiré à un historien américain des paroles émues, qu'il fait bon de citer : " Des sept mille proscrits, dit-il, qui furent ainsi dispersés comme les feuilles par les vents violents de l'automne, depuis le Massachusetts jusqu'à la Georgie, au milieu d'un peuple qui haïssait leur religion, détestait leur pays, se moquait de leur coutumes et riait de leur langage ; il en resta peu comparativement pour grossir le nombre des catholiques de ce pays. En descendant sur ces lointains rivages, ces hommes, qui avaient connu l'abondance et la richesse, se virent montrés du doigt et repoussés comme des vagabonds, réduits à la mendicité ; et ces cœurs brisés, atteints dans toutes leurs affections, ne rencontrèrent que rarement de bons Samaritains pour panser leurs plaies intérieures et verser l'huile et le vin de la consolation sur leurs poitrines endolories (1). "

Lorsque durant l'hiver de 1756, Lawrence se promenait dans les rues d'Halifax avec les chevaux qu'il avait fait voler aux Acadiens, pour son propre usage, il était loin de soupçonner les embarras que lui préparaient plusieurs des colonies, en favorisant le retour de ceux-là mêmes qu'il avait mis tant d'acharnement à chasser de leurs foyers. Aussi, fut-il plongé dans d'étranges perplexités, quand il apprit, au cours de l'été suivant, que des centaines d'entre eux longeaient les côtes de l'Atlantique, avec la résolution bien arrêtée de venir reprendre leurs terres. Cela mettait en question son idée d'effacement complet de la race française dans la péninsule. Il se répandit en reproches et en plaintes amères, adressa même une circulaire aux différents gouverneurs. " Je conjure Votre Excellence, y disait-il, d'employer tous les

(1) *Stevens, History of Georgia, V. 1, p. 476.*

moyens possibles pour empêcher l'accomplissement d'une si pernicieuse entreprise, en détruisant toutes les embarcations que ceux (des Acadiens), qui sont dans notre colonie, peuvent avoir préparées, et de retenir tous ceux d'entre eux qui essaieront de passer dans aucune partie de votre gouvernement, en route pour ici, soit par terre soit par eau (1).

C'est à la suite de cette circulaire qu'eurent lieu, dans les états du Nord, les redoublements de rigueur et les emprisonnements dont j'ai déjà parlé.

## V

Lawrence ne fut pas moins implacable pour les débris des Acadiens restés dans la péninsule. Profitant du départ pour Boston d'un régiment américain, il donna au major Prebble qui le commandait, l'ordre suivant qui n'a pas besoin de commentaire :

“ Vous êtes enjoint, par les présentes, de jeter l'ancre au cap de Sable, d'y débarquer avec vos troupes, et d'y saisir tout ce que vous pourrez d'habitants et de les emmener avec vous à Boston. En tout cas vous devrez détruire et brûler les maisons des dits habitants, et emporter leurs mobiliers et leurs troupeaux de toute espèce ; vous en ferez une distribution à vos troupes, en récompense de l'accomplissement de ce service. Enfin, vous détruirez tout ce qui ne pourrait être facilement emporté (2). ”

Cette invitation au pillage s'adressait à des milices qui avaient fait leurs preuves en ce genre d'exploits : les ruines fumantes qui couvraient la péninsule étaient là pour le dire. Prebble n'eut cependant pas tout le succès qu'il attendait de l'expédition qui lui était confiée. “ Le 23 avril, raconte l'abbé Desenclaves, témoin oculaire, un village fut investi et enlevé ; tout fut brûlé et les animaux tués ou pris. “ Entre autres exploits, ” ils enlevèrent la chevelure d'un des enfants de Joseph Dentremont, après avoir pillé et brûlé sa maison (3). “ Le reste des habitants eut le temps de fuir dans les bois.

Cette première descente fut suivie bientôt après d'une autre où se commirent de nouvelles dévastations ; l'abbé Desenclaves y fut fait prisonnier avec plusieurs de ses paroissiens.

L'enlèvement de ce missionnaire acheva de décourager ce qui restait de la population du Cap de Sable et des environs, dont le chiffre paraît avoir été considérable. Sa position semblait en effet désespérée ;

(1) *Archives de la nouvelle-Ecosse*, p. 303.

(2) *Archives de la Nouvelle-Ecosse ; ordre de Lawrence au major Prebble, Halifax, 9 avril 1786, p. 300.*

(3) *Archives de l'archevêché de Québec ; lettre de l'abbé Desenclaves, 22 juin 1756.*

elle ne pouvait attendre aucun secours extérieur ; elle éteit réduite à une profonde misère et exposée chaque jour à la destruction. Dans cette extrémité, plusieurs chefs de famille, instruits du caractère humain du nouveau gouverneur du Massachusetts, M. Powell, prirent le parti de lui adresser une humble supplique et d'en appeler à sa générosité. Ils en vinrent jusqu'à promettre de s'engager au service de l'Angleterre, si on l'exigeait absolument.

“ Nous, vos humbles suppliants, y disaient-ils, nous vous adressons ces quelques lignes, dans l'espérance qu'elles obtiendront l'heureux résultat que nous en désirons. Nous souhaitons, par dessus toutes choses, que Votre Excellence ait pitié de nous qui sommes vos semblables, réduits à la détresse, et que vous nous accordiez l'humble demande que nous implorons instamment de vous. Qu'il plaise à Votre Excellence de nous prendre sous son gouvernement et de nous établir ici sur cette terre où nous vivons. Nous regarderons toujours comme une stricte obligation de vous aimer et honorer jusqu'à notre dernier soupir, et nous assurons Votre Excellence que nous sommes disposés de tout cœur à faire tout ce que vous exigerez de nous, autant qu'il nous sera possible. Si jamais aucun dommage est causé dans nos endroits par les sauvages, il devra nous être imputé. Nous sommes en tout environ quarante familles, formant à peu près cent cinquante âmes ; les sauvages qui vivent entre ici et Halifax ne dépassent pas le nombre de vingt, et ils sont disposés aussi à se joindre à nous. Enfin, si par malheur, notre humble supplique n'était pas écoutée, nous nous soumettrons à ce que Votre Excellence jugera à propos dans sa bonté. Et si nous sommes condamnés à être bannis d'ici, nous obéirons à Votre Excellence et nous partirons, quoique ce départ nous soit aussi pénible que la mort (1).”

Le gouverneur du Massachusetts fut ému de ce cri de détresse ; il profita de la présence du général Amherst à Boston, pour lui communiquer la requête des Acadiens. Amherst en fut touché et voulut s'intéresser à leur sort ; mais les pétitionnaires relevaient du gouverneur de la Nouvelle-Ecosse et il convenait de lui soumettre la requête. Pour toute réponse, Lawrence expédia sans délai un navire qui transporta les Acadiens du Cap de Sable en Angleterre, où ils furent retenus prisonniers.

Le cabinet de Londres qui n'avait pas trempé dans l'acte d'expulsion des Acadiens, qui même ne l'avait su qu'après coup, s'était vu forcé d'en subir les conséquences et de laisser Lawrence achever son œuvre de proscription. Le motif qu'il lui en donnait renferme une qualification sévère de sa conduite : “ Il n'y a pas, disait-il, de vengeance,

(1) *Archives de la Nouvelle-Ecosse*, p. 306.

quelque cruelle et désespérée qu'elle soit, qu'on ne doive attendre d'un peuple exaspéré comme celui-ci a sujet de l'être des traitements qu'il a subis (1).” Lawrence dut se rappeler ces prévisions lorsqu'il apprit les représailles commises sur terre et sur mer par des bandes de proscrits que sa conduite inhumaine avait poussés au désespoir. Des attaques furent dirigées avec succès sur divers points de la péninsule. Plusieurs petits vaisseaux furent armés qui coururent sus aux navires ennemis avec une persévérance et une audace inouïes. Avant la fin de la campagne de 1759, pas moins de seize ou dix-sept vaisseaux, quelques-uns d'un grande valeur, furent capturés et servirent de butin aux armateurs acadiens (2).

## VI

Après la chute de Québec (1759), les Acadiens avaient cru qu'ils seraient traités comme les Canadiens, qu'ils auraient part aux conditions faites à ceux de ces derniers qui avaient accepté le nouveau régime. Ils y avaient d'autant plus de droit, qu'ils avaient le plus souffert.

Au mois de novembre 1759, environ deux cents d'entre eux, accompagnés de leurs missionnaires les PP. Coquart et Germain, descendirent des bois au Fort-Frédéric sur la rivière Saint-Jean. Ils présentèrent au commandant, le colonel Arbuthnot, une lettre attestant qu'ils avaient prêté serment d'allégeance, à Québec, devant le juge Cramahé, et un permis d'aller reprendre leurs terres, signé par Monckton. Ce dernier était le même qui commandait à Beauséjour en 1755, et qui avait déshonoré ses épaulettes d'officier en exécutant les ordres de bannissement des Acadiens. Était-ce le souvenir des scènes navrantes qu'il avait provoquées, et le remords de sa conduite inhumaine qui l'avait fait consentir à cet acte de justice? Essayait-il de réparer une partie des malheurs qu'il avait causés, et cet acte fut-il suivi d'autres semblables? On aime à le supposer. Quoiqu'il en soit, sa conduite en cette circonstance contraste étrangement avec celle de Lawrence. A peine celui-ci eut-il reçu les informations d'Arbuthnot, qu'il répondit par un refus insultant. Ne pouvant contester l'authenticité des lettres de Monckton et de Cramahé, il prétendit que les Acadiens n'avaient pu les obtenir que par fraude, et il décida, avec son conseil, instrument toujours docile entre ses mains, qu'ils seraient regardés comme des

(1) *Archives de la Nouvelle-Ecosse*, p. 304.

(2) These land ruffians, turned pirates, have had the hardiness to fit put shallops to cruise on our coast, and sixteen or seventeen vessels some of them very valuable have already fallen into their hands. *Archives de la Nouvelle-Ecosse. Lettre de Lawrence aux Lords du Commerce*, p. 308.

prisonniers de guerre et transportés au plus tôt en Angleterre. Il eut le soin de tenir cette résolution secrète, afin de les garder autour du fort, et de les avoir sous la main à l'arrivée des navires qui devaient les transporter. Cette précaution était presque superflue, car les Acadiens ayant épuisé leurs dernières ressources, n'étaient plus en état de retourner dans les forêts où ils seraient bientôt morts de faim.

Vers le même temps, un égal nombre de fugitifs des environs de Peticoudiac et de Memramcook, pressés aussi par la famine, vinrent faire leur soumission au colonel Fry, commandant du fort Cumberland (Beauséjour). Ils furent suivis peu après de plus de sept cents autres retirés à Richibouctou, Bouctouche et Miramichi. Fry eut l'humanité de leur fournir quelques provisions, sans lesquelles un tiers d'entre eux seraient morts de faim dans le cours de l'hiver. Mais il n'obtint cette autorisation de la part de Lawrence, que parce que celui-ci y voyait un moyen de les rassembler, de s'emparer d'eux comme prisonniers, selon qu'il avait été décidé dans son conseil, et de les déporter en Angleterre, à l'exemple de ceux de la rivière Saint-Jean. Il exigea des ôtages, comme garanties de la présence au printemps suivant, de tout ce qui restait dans cette région d'Acadiens dont le chiffre s'élevait à douze cents âmes.

Un arrêt du même genre, édicté l'année suivante à Halifax, engloba dans la même proscription un autre groupe de sept cents réfugiés au fond de la Baie des Chaleurs, principalement à Ristigouche. Dès l'ouverture du printemps de 1760, des centaines de ces malheureux pros crits pour la deuxième fois, furent dirigés les uns par terre, les autres par mer, sur Halifax, où les casernes de la ville leur furent assignées pour prison ; d'autres furent condamnés par Lawrence à réparer les digues, rompues presque partout par suite de l'abandon où elles avaient été laissées. Ainsi les maîtres de ces domaines, naguère si fortunés, se voyaient maintenant réduits à l'état d'ilotes sur ces mêmes domaines qu'ils étaient forcés de rouvrir de leurs propres mains, à la culture, au profit d'étrangers, avant de repartir pour l'exil.

Ce fut le dernier acte de persécution de Lawrence. La mesure de ses iniquités était comble. Il mourut peu après de la mort des persécuteurs frappé dans la force de l'âge par un mal foudroyant, au sortir d'un bal public donné, paraît-il, en réjouissance de la capitulation de Montréal.

Le Rév. Hugh Graham, ministre protestant d'Halifax, écrivait en parlant des soldats américains, notés d'infamie pour leurs cruautés contre les Acadiens : " On a observé que ces soldats, presque tous sans exception, terminèrent leurs jours misérablement ".

Telle fut la fin de Lawrence. Ces châtiments ne rappellent-ils pas ce que raconte Lactance en parlant de la mort des persécuteurs ?

Les deux principaux persécuteurs des Acadiens avant Lawrence, étaient morts comme lui misérablement : Armstrong se suicida dans un moment d'aliénation mentale (1739). On le trouva mort percé de cinq coups de sabre qu'il s'était donnés lui-même ; Mascarène finit ses jours dans la disgrâce et l'abandon (1760).

L'Abbé H. R. CASGRAIN.

Paris, 15 Décembre 1886.

*(A suivre.)*

# PASCALÉ

---

## XXII

Le trajet de Morlaix à Brest, qui dure un peu plus de deux heures, parut aux voyageurs d'une longueur extrême. Pascale, étendue sur les coussins, la tête enveloppée d'une mantille, n'ouvrait la bouche que pour répondre laconiquement, quoique avec une certaine douceur, quand sa sœur ou son père lui demandaient comment elle se trouvait.

—Merci, je ne souffre pas, mais je ressens une fatigue extrême.

—Veux-tu boire un peu de lait ? J'en ai pris pour toi, sœur.

Pascale fit signe que non, puis elle resta un moment tournée du côté de sa sœur, tenant sa main et fixant sur elle ses yeux noirs au regard profond, inquiet, troublé, qui semblait vouloir pénétrer par derrière sa pensée la plus secrète.

—Laissez-moi, Floriette, c'est tout ce que je demande.

Mais elle prononça ces paroles sans dureté, d'une voix lassée dont le son brisé toucha sa sœur. Le baron s'absorba dans la lecture de la *Gazette de France*, le seul journal dont il admit l'existence et qu'il daignât lire, y trouvant l'écho et l'approbation de toutes ses opinions. Mme de Rochemais et sa petite-fille causaient pendant ce temps à voix basse de milles sujets divers, excepté de ceux qui les préoccupaient le plus. La grand'mère connaissait trop parfaitement les idées arrêtées, les opinions préconçues de son gendre en matière de naissance et de rang, pour avoir même la pensée de la possibilité d'une alliance avec les Valrède. Certes, elle avait bien cru s'apercevoir que Floriette plaisait beaucoup à Serge, mais elle avait aussi fort bien remarqué l'espèce de camaraderie établie entre le jeune homme et la belle Anglaise. Si elle avait dû préciser son opinion à ce sujet, il est probable qu'elle eût tranché la question de préférence de ce côté. Pour le moment, l'excellente femme ne voyait qu'une chose : sa petite-fille privée d'une très agréable distraction par un caprice de Pascale, roissée peut-être de voir sa disgrâce physique mise beaucoup plus en évidence que quand elle restait chez elle, enfermée dans un cercle étroit de famille et d'amis empressés de les lui faire oublier.

“ C'est là un sentiment bien naturel, pensait la grand'mère ; mais

alors la pauvre enfant devrait, ou prendre tout à fait le dessus de ces petites humiliations inévitables dans sa situation, ou ne jamais sortir de chez elle. Certes, elle est à plaindre, la pauvre Pascale, mais elle ne sait point s'oublier pour les autres. Elle s'aigrit, au lieu de prendre le grand parti du renoncement. Nous ne trouverons point à la marier, je le crains ! Et que de fois son père m'a répété que jamais il ne marierait la cadette avant l'aînée ! Il se fait de grandes illusions, ce pauvre Hector... Puis cette idée fixe et bizarre d'attendre le retour du roi et sa permission pour établir ses filles, l'aînée surtout, qu'il préfère à l'autre. Ah ! ma chérie Floriette, nous allons un peu voir, cet hiver, à Paris... Et, s'il le faut, nous lui livrerons une grande bataille, à ce père inflexible... Mais, avant tout, c'est Richard que je voudrais voir établi, rangé... Le terrible garçon m'inquiète... J'ai su qu'il dépense un argent fou... Son père le sait-il ? Jamais il n'en parle et cela me tourmente d'autant plus."

Le coude posé sur l'appui capitonné de la glace de la voiture, le menton dans la paume de sa petite main, Floriette regardait fuir le paysage, s'abandonnant, de son côté, à des rêveries sans fins. Oh ! si elle avait deviné la vérité ? Mais non, peut-être s'était-elle trop pressée de croire à ce qu'elle désirait vaguement au fond du cœur, sans oser se l'avouer, jusqu'au moment où une lumière soudaine s'était faite en elle. Bien sûr, elle se trompait. C'était absurde. Mille menus faits lui revenaient cependant en mémoire... Des attentions de Serge, des demi-mots de Xénie, une foule de choses insignifiantes par elles-mêmes, mais dont l'enchaînement prouvait... Hélas ! une seule chose bien nette ressortait de tout ceci : elle aimait Serge, mais n'osait croire avec certitude que lui pouvait l'aimer. Mais, aussi, pourquoi Pascale avait-elle paru si fâchée ?... Cela, impossible de le comprendre, la pauvre enfant étant à cent lieues de soupçonner la vérité. Pascale se fâchait volontiers, elle était si irritable, cette pauvre sœur... sa santé, son malheur, la rendaient ainsi, on ne pouvait lui en vouloir. Quelle tristesse d'être ainsi contrefaite... Et si elle était contrefaite, elle, Floriette, est-ce que Serge pourrait l'aimer quand même ? Non, sans doute.

C'est dans ces différentes dispositions que tous quatre rentrèrent au vieux manoir, ramenant terrible compagnie : l'amour, l'espérance, la jalousie, le chagrin, traînant après eux tout leur cortège d'inquiétudes et d'âpres tourments. De loin, la vieille tour paraissait les attendre, sombre et silencieuse ; tout repos ayant quitté ses murs, depuis que, là-bas, s'élevait sa rivale, cette élégante Maison-Belle.

Un billet fort poli du baron informa M. Valrède père de la scission opérée dans la petite troupe des voyageurs, afin qu'il n'éprouvât aucune inquiétude. M. Anthime le reçut aux champs, où il faisait sa tournée.

—Allons, à bas ! cria-t-il à Schamyl, qui sautait après lui, comme s'il eût deviné que son maître allait bientôt revenir. Allons, à bas ! Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? Moi qui m'étais flatté que pendant ces promenades mon fils et la petite alezane auraient l'occasion d'établir des communications, de jalonner un tracé entre eux... Et la voilà qui revient avec son vieux pope de père, tandis que Serge emmène la grande belle fille anglaise ? Ma femme saura bien me conter cela. Hein, qu'en dites-vous, bête distinguée ?

Ainsi directement interpellé, Schamyl s'assit gravement, leva la tête au ciel, et ouvrant toute grande sa mâchoire pointue, garnie de blanches dents de scie, il poussa un long gémissement. M. Valrède, impatienté, lui planta en travers de la gueule un turneps de variété nouvelle qu'il venait d'arracher du champ, pour voir où ça en était.

L'animal, scandalisé de cette familiarité, rejeta la racine et prit sa course vers Trémazan, où il arriva comme une flèche. Connaissant parfaitement les êtres du manoir, toujours grand ouvert, il flaira un instant le sol, puis s'élança dans l'escalier de la grande Tour et poussa vivement de son long museau la porte entre bâillée du petit atelier où Floriette venait d'entrer. Le chien se jeta dans sa robe, lui faisant fête à sa manière ; s'asseyant sur un vieux banc sculpté, à côté de la jeune fille, il posa la tête sur son épaule et resta, digne et tranquille, tout tremblant de joie, poussant de grands soupirs.

Elle riait, lui parlant comme à un vieil ami, comme à une vraie personne.

—Te voilà, mon petit Schamyl ! On a donc su que j'étais de retour ? On a donc pensé à venir me souhaiter la bienvenue ? Quel chien vous êtes ! Un vrai beau chien, plein d'esprit.

—A qui donc parles-tu ? dit Mme de Rochemais qui entra essouffée, après avoir péniblement grimpé l'antique escalier de pierre. Elle aimait beaucoup cette pièce.

—C'est M. Schamyl qui a su que j'étais arrivée, et qui vient me présenter ses respects.

Et toutes deux de rire ; la bonne grand'mère remarqua avec plaisir que Floriette avait les joues rosées, les yeux brillants et le rire épanoui sur ses lèvres fraîches.

—Allons, c'est gentil à toi de ne pas boudér pour avoir manqué la fin de cette jolie partie.

—Oh, grand'mère ! dites, est-ce que je suis jamais bougon ?

Peu de jours après le *Dimitri* ramenait, dans l'anse de l'Aber-Benoit, Mme Valrède et son fils, Gwendoline et sa tante, tous quatre fort satisfaits de leurs excursions, les trois dames principalement.

Dès que le petit canot du yacht aborda près de Maison-Belle, M. Valrède père, accouru avec empressement, tendit la main à missis.

Grenville et à sa nièce, puis il enleva sa femme dans ses robustes bras comme il eût pris un petit nourrisson, et s'obstina à la porter ainsi jusqu'à la voiture qui devait la ramener chez elle et reconduire les Anglaises au manoir.

—Enfin, vous voilà tous ! Me suis-je assez ennuyé en votre absence, malgré l'arrivée d'un lot de south-down et de mérinos de Rambouillet, pour mes croisements. Ah ! ya ya ! plus souvent que je resterai seul comme un vieux plant de tabac mouillé ! Xénie, tu vas me tout raconter. Pourquoi les voisins vous ont-ils lâchés comme ça ? Qu'y a-t-il là-dessous ? Quelque tour de la grande noire, bien sûr. Hier matin, je l'ai aperçue qui allait chez les Kerguevez ; —des tas de mendiants paresseux, — je lui ai tiré mon chapeau, elle a tout juste daigné me rendre un petit salut, un salut de deux sous. Madame Grenville, je parie que vous me trouvez inconvenant de parler ainsi, tout à fait *crocking* ? Dites le donc, hron.....

Gwendoline riait, sachant combien sa tante était formaliste.

—Oh ! cher monsieur Valrède, répondit cette dernière, j'avais beaucoup d'excuses pour vous.

—Bien bonne. Et pourquoi ? Parce que vous savez qu'au fond je ne suis pas méchant, hein ?

—Oui, un peu cela ; et puis vous avez une femme et une fils extrêmement aimables.

—Bon. Au moins vous dites des vérités, vous. Et puis vous avez une nièce qui est belle personne, un brin superbe, et qui n'a pas peur de la mer, elle !

La voiture éloignée, M. Valrède dit à son fils, en se tenant les côtes :

—Dis donc, je crois que la vieille Anglaise est amoureuse de toi... Ouf ! Hein, Xénie, est-ce assez flatteur ? Si au moins c'était la petite alezane, je serais enchanté. Mais ouiche ! Ces filles de nobles, cela est élevé à vous regarder comme un tas de varech, quand on n'a pas eu plus de deux mille grands-papas depuis les Romains. Hron ! Jusques à quand me fera-t-on soupiner après un lot de petits-enfants ? Dire que j'ai ramassé tant de bon argent pour m'acheter une bru de première qualité et que cela n'en va pas plus vite.

Sans le précieux livre de bord de missis Grenville, on n'aurait jamais eu la moindre notion sur la traversée du yacht le *Dimitri* entre Morlaix et le petit fleuve Breton.

“ Pâtie, pâtie seule sur l'immense Océan vert, avec *loui* ! ! pas entièrement seule, mais un peu, presque... La maladive Pascale, incapable de supporter l'air maritime, a désiré un retour très soudain at home avec tout sa famille. J'ai regretté, ils sont tous très amiables, mais, je le suppose, petits navigateurs, comme les Français généralement. Mme Xénie,— quel doux suave nom de missis Valrède,— ma très belle nièce

Gwendola et moi-même, nous avons fait délicieuse habitation dans le yacht *Dimitri*. M. Serge, il semblait être un vieil homme de la mer, digne de la royale marine d'Angleterre : le yacht, je pense, était plein d'intelligence avec lui. Les hommes de l'équipage tous habiles à son obéissement...et lui, M. Valrède, toujours si correct, un gentleman ! Très beaucoup aimable avec mon beau lis, et moi-même ensemble. Les dix hommes matelots tous beaux, forts et polis. M. Serge, il a tout parfait avec lui. Beau temps magnifique. Non, un peu de pluie ; mais le temps n'est-il pas toujours beautiful quand les sentiments sont heureux. Gwendoline, mon lis blanc, était comme la reine du bateau, M. Serge, il parlait beaucoup avec elle. J'avais alors une pensée subite, oune pensée fort subtile. Etant solitaires un moment, je dis à elle :

“ —O Gwendoline my dear, vous semblez fait exprès dans le but pour promener dans ce yacht avec M. Serge toute votre royale existence, car vous apparaissez ici comme une vraie Mermaid anglaise, réelle fille de la mer. Ne pensez-vous pas de cela, chère chose ?

“ Elle n'a pas parlé, mais seulement un peu devenue rougie à cette audacieuse supposition. My nièce est toute sincère. S'il lui avait posé la question, elle l'aurait dit à moi. Alors non, puisqu'elle était pleine de silence. Serait-ce donc à moi-même, pour moi-même qu'un jour il poserait la question ? How nice ! quel jour vraiment délicieux !... Mais si la pensée de lui n'était point celle-là véritablement, exactement ? Laissons-nous espérer, mais gâdons notre cœur avec une surprenante surveillance, et l'entière dignité d'une lady. “ M<sup>me</sup> Valrède, elle me disait aussi quelques plousieurs fois :

“ —Combien je suis souhaitant de contempler, un jour, mon cher fils marié avec une charmante femme. Ce serait pour moi une joie, une bonheur sans aucune fin...

“ —Oh en vérité ! je répondais, certainly, cela est fortement désirable. mais combien difficile pour trouver.

“ Non, en vérité, je ne puis pas exprimer comme cette voyage était charmant, délicieux, inimitable, royalement satisfaisant !... Ainsi promenait notre reine bien aimée avec son cher Albert, son prince-époux...

“ J'avais bien pensé, d'avoir emmené plousieurs toilettes ; et Gwendola dans son yachting, costume de laine toute blanche avec petites ancrs rouges brodées, étaient réellement incomparable. My nièce est belle, je l'aime ! je souis très contente. Le monde est oune splendide institution, et le bonheur est sa plus bel ornement. ”

## XXIII

Les deux familles se visitèrent donc de nouveau ; mais cette excur-

sion, qui eût dû les rapprocher davantage, semblait avoir laissé entre elles un indéfinissable sentiment de gêne et de froid.

Le baron avait repris avec son intraitable voisin ses éternelles discussions sur l'agriculture, les avantages de la noblesse, le perfectionnement des races chevalines, ovines et bovines. Moins que jamais les deux adversaires paraissaient disposés à se faire la plus légère concession ; souvent même ils se quittaient dans un état d'irritation profonde.

De son côté, Floriette renfermait en elle-même ses rêves, ses espérances, et rien dans l'attitude de Serge ne pouvait faire pressentir ni deviner sa pensée intime. Pascale, toujours calme et sérieuse, paraissait planer bien au-dessus des intérêts, des préoccupations qui agitaient secrètement les autres autour d'elle. Gwendoline avait annoncé son prochain départ pour Paris, puis pour l'Angleterre, où elle avait coutume de passer quelques temps chez des oncles et des tantes, à l'époque des chasses d'automne.

M<sup>me</sup> de Rochemais n'attendait qu'un mot de son gendre pour partir aussi avec sa petite-fille et retrouver leur douce existence parisienne. Une sorte de trêve, d'accalmie régnait donc entre les divers personnages de cette histoire. Mais cette trêve mensongère, ce calme trompeur, étaient les précurseurs de tempêtes aussi violentes qu'inattendues pour la plupart d'entre eux.

M<sup>me</sup> Valrède, de nouveau très souffrante, passait de longues heures étendue dans la Vérandah du premier étage de Maison-Belle ; le jour était sombre, elle se sentait triste, et regardait sans rien dire son fils qui arpentait lentement le hall, la tête baissée, les bras croisés sur sa poitrine. Schamyl le suivait pas à pas, marchant sur ses talons, avec la régularité d'un automate. Tout d'un coup, comme s'il eût mis fin à quelque discussion intérieure avec ses pensées, Serge saisit un grand coussin et le jetant vivement à côté de sa mère, il s'assit par terre près d'elle. Avec le tact, l'espèce de divination du cœur maternel, M<sup>me</sup> Valrède pressentait qu'il allait lui parler de ces choses graves. Elle prit doucement la tête de son fils dans ses mains fines et transparentes et la baisa longuement.

— Mon ours gris chéri, dit-elle, avec tendresse, qu'est-ce donc qui vous tourmente ? Vous n'êtes plus le même depuis quelque temps, surtout depuis une certaine promenade en yacht avec la belle... missis Grenville...

Serge sourit :

— Ma chère mère, répondit-il en l'entourant de ses bras, vous savez que vous avez ma confiance tout entière, et que jamais je n'ai rien entrepris sans prendre conseil de votre cœur et de votre esprit. Je ne vous ai point caché que M<sup>lle</sup> de Trémazan avait fait sur moi une très

vive impression, la première fois que je l'ai vue. Toutefois j'ai voulu réfléchir, m'examiner plus longuement, me rendre compte du sentiment qui m'attirait vers elle, m'assurer que ce n'était point un caprice passager et surtout savoir si elle était bien la femme que je devais vous donner pour belle-fille, pour fille.

—Eh bien ? dit la mère qui ne respirait plus, dont les joues pâles se coloraient d'une petite rougeur de joie.

—Eh bien ? tout ce que j'ai appris sur elle, tout ce que j'ai cru deviner de son caractère, de la noblesse de son cœur, de son excellente éducation, ont achevé de me la rendre encore plus chère. M'approuvez-vous, ma mère ?

—Oui, oui, cent fois oui, mon ami ! J'ai cru plusieurs fois que tu lui préférerais miss Mountmoreux...qui est une personne également charmante, plus belle, plus riche peut-être...mais non la femme qu'il te faut.

—La très belle et bonne Gwendoline et moi, nous sommes d'excellents amis, de bons camarades, si je puis parler ainsi, car les mœurs de son pays autorisent cette franche amitié entre des jeunes gens comme nous. C'est en causant avec elle que j'ai appris bien des choses sur la famille Trémazan ; elle m'a fait comprendre, apprécier tout ce que vaut M<sup>lle</sup> Floriette. C'est elle qui me plaît : je l'aime, je la veux pour ma femme.

—Très bien, c'est mon vrai Serge qui parle ainsi. Mais je crains de terribles difficultés, avec des gens si entichés de noblesse et d'idées mesquines.

—Eh oui, je rencontrerai de grands obstacles. Mais j'aurai pour moi la grand'mère, qui l'adore, qui l'a élevée et lui a communiqué son esprit droit et sain, ses idées pleines de sens et de délicatesse.

—Le baron doit être fort riche, il a sans doute de grandes prétentions à de nobles alliances. C'est un monde d'idées si différentes du nôtre que celui dans lequel ils vivent étroitement enfermés.

—D'après bien des indices, il est à craindre que le pauvre baron ne soit plus près de la ruine que de la fortune.

—Vraiment ! ton père m'en a déjà dit quelque chose, et j'espérais pour eux tous que ce serait un vain bruit. Comment supporteront-ils des revers de fortune ?

—Richard, le fils, l'aîné des enfants, est un prodigue, et je crois que, pour réparer les brèches faites par lui au patrimoine des Trémazan, son père a voulu s'engager dans des affaires industrielles qui ont mal tourné.

—Où l'as-tu rencontré, ce Richard ? Comment sais-tu tout cela ?

—Je l'ai rencontré, il y a deux ans, à Alger, où je passais en revenant de Tunis ; c'est là que j'ai vu pour la première fois missis

Mountmoreux, dans un bal féerique donné par le gouverneur de l'Algérie. Sa beauté altière, écrasante, attirait tous les regards ; elle dansait avec le capitaine Richard de Trémazan, on faisait cercle pour les admirer. Il venait de participer à une affaire assez chaude engagée avec des tribus révoltées, il s'était battu comme un enragé et venait d'obtenir la croix et le grade de capitaine ; on ne parlait que de lui, et je vous assure qu'il menait à cette époque une joyeuse existence de succès de tout genre, dépenses insensées, bravoure folle... Il était l'officier le plus recherché d'Alger. L'hiver suivant, je l'ai retrouvé à Paris, c'est lui qui m'a donné l'idée de venir dans ce pays pour notre installation. C'est un charmant garçon, un peu léger, ne connaissant pas le prix de l'argent, surtout quand il a quelque fantaisie en tête ; mais le fond est excellent ; quand il sera moins emporté par le beau feu de la jeunesse, il restera, non seulement un officier très distingué, mais un homme d'un vrai mérite.

—Mais es-tu lié avec lui ? Tu ne me l'as jamais nommé parmi tes amis ?

—Non, pas très lié, répondit Serge avec une nuance d'embarras qui n'échappa point à sa mère ; mais elle savait qu'il eût été inutile de le questionner, s'il avait quelque raison de n'en pas dire davantage.

—C'est dommage, il eût fait un excellent allié pour tes projets.

—Eh, je ne sais trop. Enfin, si les Trémazan éprouvent des revers, le moment sera plus favorable pour moi, le baron deviendra peut-être plus accessible. Notre fortune et celle que j'ai acquise par moi-même est infiniment supérieure à la sienne, je ne puis donc craindre aucune objection de ce côté. Je redoute par-dessus tout les préjugés de la famille au sujet de la naissance.

—Mais..., dit M<sup>me</sup> Valrède avec un peu d'hésitation, crois-tu... penses-tu... que M<sup>lle</sup> de Trémazan...

—M'aime ?

—Eh oui ; à moi, ta mère, il ne me paraît impossible qu'on ne t'adore pas tout de suite...tu es si bon ! ajouta-t-elle en l'embrassant avec effusion.

—Serge sourit, se laissant aller avec bonheur aux caresses passionnées de cette mère qu'il adorait.

—Je n'en sais rien du tout. Mais il faudra bien qu'elle m'aime ; je le veux absolument.

—Allons, voyons, avouez tout. Lui avez-vous parlé, monsieur le discret ? Vous êtes plus sûr de sa pensée que vous ne voulez le dire. Voyons, qu'est-ce qu'elle t'a répondu ? avoue donc !

—Je vous jure, ma chère mère, que je ne me suis jamais permis de rien lui dire. Nos jeunes filles ne sont pas élevées comme les Anglaises ; on passe pour un malappris si on ne demande pas d'abord aux parents la permission de leur plaire.

—Oh oui ! quand on est assuré d'avance de ce qu'elles pensent ! En ceci, je suis restée Russe. Je ne comprends pas ces subtilités. Enfin, par où vas-tu entamer le siège de la place ? La grand'mère ? veux-tu que je lui parle ?

—Non ! gardez-vous-en bien ; je connais tous les points sensibles de la situation. Il suffirait qu'elle me proposât pour que le baron ne voulût pas entendre parler de mon humble personne.

—Eh bien, va tout droit à lui.

—Encore moins. Je ne le sens pas bien disposé ; son orgueil est incommensurable... et, du reste, il irait tout de suite consulter Pascale, sans laquelle il ne décide rien. Elle ne me pardonnerait jamais d'avoir négligé son influence à laquelle elle tient essentiellement, il faut donc commencer par elle.

—Tant pis, car la pauvre créature me fait l'effet d'une touffe d'orties.

—Très juste ; mais vous savez que si on saisit à poignée cette aimable plante, elle vous pique bien moins.

M<sup>me</sup> Valrède rit.

—Alors tu vas bravement...

—Droit au monstre. Elle pense déjà que j'ai compromis sa sœur.

—Quand donc, en vérité ?

Serge raconta brièvement la scène du pont. Sa mère fronça les sourcils.

—Je n'aime pas cela, dit-elle. Toi qui es un homme à l'âme droite et simple, tu ne devines pas une foule de petites gens qui se cachent dans le cœur de bien des femmes. Cette pauvre Pascale doit en vouloir à l'univers entier d'être contrefaite.

—Si, si, je suis bien capable de découvrir ces misères et d'agir en conséquence. Je vais tâcher d'amadouer ma future belle-sœur.

—As-tu parlé de cela à ton père ?

—Pas encore. Je sais qu'il ne désire rien davantage ; il me l'a assez souvent insinué ; son approbation, son consentement, me sont donc assurés ; mais si je lui en parle trop tôt, je crains qu'il ne gâte tout par quelque démarche précipitée. Je ne saurais agir avec trop de circonspection.

—Serge, promets-moi que tu n'auras pas trop de chagrin, si on te la refuse absolument ?

—Si on s'avise de me la refuser ? Eh bien, je l'emmènerai avec vous dans mon yacht, nous ferons ainsi le tour du monde en attendant le consentement du baron.

—Fou ! dit la mère en souriant.

Quelques jours après, Serge fut obligé de s'absenter pendant près d'un mois, pour aller surveiller des intérêts que la famille avait conservés en Autriche.

## XXIV

En son absence, les habitants du manoir et de Maison-Belle n'eurent point l'occasion de se visiter, M. Anthime se trouvant seul pour surveiller les travaux de tous genre qu'il avait mis en train, et le baron paraissant absorbé, non seulement par le soin de ses terres, mais par de fréquents voyages à Best. Il en rapportait régulièrement une préoccupation évidente et une humeur des moins faciles. Pascale faisait comme d'habitude ses tournées d'église, de pauvres, et s'enfermait des journées entières dans la vieille tour.

Floriette obtint un jour de sa grand'mère, un peu fatiguée par des douleurs de rhumatisme, la permission d'aller seule à Maison-Belle sur son petit poney, pour demander des nouvelles de M<sup>me</sup> Valrède, souffrante depuis quelque temps. Le baron était absent, le jeune Valrède aussi ; la grand'mère donna donc son autorisation ; du reste, le pays était d'une sécurité absolue, et de sa fenêtre, M<sup>me</sup> de Rochemais pouvait suivre sa petite-fille presque jusqu'à la porte du parc de Maison-Belle. Toutefois elle exigea que le vieux Glory l'accompagnât : Glory était un ancien piqueur, attaché au service du baron depuis longues années.

Floriette alla vite mettre une amazone et, sautant sur le poney doux et docile, elle partit enchantée, suivie à distance par Glory, raide et correct sur son vieux anglo-normand. A la porte du parc, la jeune fille fut toute surprise de trouver Schamyl, gravement assis, et paraissant l'attendre. A sa vue, il fit un bond de joie et se mit à courir en avant, comme s'il eût parfaitement su où elle allait.

Silencieuse et calme, Maison-Belle paraissait déserte ; aucun bruit, aucun mouvement ne s'y faisait entendre. Tout était ouvert, on pouvait y entrer librement, tant la confiance était grande dans un pays si sûr, où jamais on ne voyait mendians à figure sinistre errant par les chemins. Les domestiques même vauaient à leurs occupations, car personne ne se présenta pour recevoir la jeune fille.

Jetant la bride de son poney à Glory, elle monta légèrement l'escalier et s'arrêta sur le vaste palier, devant la porte du grand hall où elle savait que ce tenait d'habitude M<sup>me</sup> Valrède. Au moment de frapper elle hésita : peut-être suis-je indiscrette d'arriver ainsi, pensait-elle ; je ne pense jamais qu'à suivre mon premier mouvement... on a beau dire que c'est le meilleur, encore faut-il ne gêner personne. Si je m'en allais ? Mais une impulsion secrète la poussait à rester ; le lévrier, qui ne quittait pas la longue traîne de son amazone, semblait lire dans sa pensée, car il s'approcha de la grande porte de chêne bruni et gratta sans cérémonie avec sa longue patte fine. M<sup>me</sup> Valrède vint lui ouvrir.

(A continuer)

PIERRE GAEL.